

« Chaque jour, depuis le 7 Octobre 2023, j'ai trempé mes pinceaux dans les ténèbres d'une immonde « éclipse ». Je les ai trempé dans la boue, au fond des bœux qui servaient à les nettoyer. Les digues de l'humanité se sont écroulées, une « inondation » de peinture a envahi mon atelier. Il fallait que l'art apaise mes douleurs.

Merci à ceux qui ont mis des mots sur mes tableaux. Gad Ibgui -Michel Gad Wolkowicz - Evelyne Chauvet- Raphaël Jerusalmi- Sarah Cattani- Daniel Dayan- Joël Kotek- Alain Kleinmann-Frédéric Encel-Jean-Pierre Winter- Sandrine Szwarc-Thibault Moreau-Antoine Grumbach.

Merci à The Menachem Begin Heritage Center d'accueillir cette exposition avec le soutien de Shibboleth.

Richard Kenigsman

« Alors Peindre l'impossible ? » Le 7 octobre 2023, le fameux « *Plus jamais Ça !* » s'est écroulé avec le retour hallucinant de l'extermination génocidaire des juifs, programmée et exécutée par les hordes islamistes palestiniennes du Hamas selon des atrocités barbares inédites depuis les grands pogroms de Russie, de Pologne, d'Ukraine ... et de Hebron, et la Shoah.

Pétrifiés, d'angoisse de destruction, de disparition, *face au déshumain* absolu sur la terre même d'Israël, à la jouissance sans limites des assassins, puis à la « neutralité » perverse du monde, et à la solitude, comment nommer, ne pas manquer aux mots, se représenter l'irreprésentable, penser l'impensable ? Comment transformer le mortifère et le désespoir en forces de vie et de créativité, ranimer la lumière contre les forces des ténèbres ?

Nous avons suivi le geste de l'œuvre quotidienne de Richard Kenigsman depuis ce jour terrifiant, avec ces images que les assassins ont eux-mêmes diffusé dans leur toute-puissance sadique, qui nous hanteront toujours: une œuvre qui donne image au langage, encore anéanti, comme l'ont été tous les marqueurs civilisationnels: une rupture anthropologique, nous appuyant sur cette œuvre qui est ici une « épreuve de vérité psychique » et de responsabilité généalogique où se laissent produire les *figures du Nom*, construisant une sépulture se donnant la tâche, de recevoir les visages et de leur donner image – image qui a vu ? Car entre le deuil absolu et le non-deuil, il y a l'espoir.

Ces œuvres puissantes, déclinant les couleurs de la détresse, de la tristesse infinie, de la rage, deviennent alors, selon Gad Ibgui, « des miroirs de l'âme, reflétant la douleur, le deuil, mais aussi l'espoir et la force indomptable de l'esprit juif face à l'adversité. » Et quelque chose transparait, la tête haute, haute et non « raide », écrit Evelyne Chauvet ... Haute par la pensée, par le courage et par l'optimisme malgré tout, haute par la vie et la vitalité, haute par la création... Les lumières se rallument après la nuit noire du 7 Octobre... L'encre noire se répand dans les tunnels... « Lumières libérées » ! Le Roi retrouve l'audace et marche fier et décidé à affronter le « cœur des ténèbres »

« du trauma au combat » !

Et l'humour Juif est là !

Michel Gad Wolkowicz



The Menachem Begin Heritage Center
Jerusalem



7-10-2023



Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 27 novembre 2023.

Larmes aux yeux ... l'arme à l'épaule...

Richard Kenigsman

The Menachem Begin Heritage Center
Jerusalem





The Menachem Begin Heritage Center Jerusalem



Sauvez nos enfants.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(130 x 100 cm) , mardi 10 octobre 2023.

Introduction

Gad Ibgui

Directeur général de l'ECUJE et de l'Institut Elie Wiesel

L'exposition de Richard Kenigsman qui s'ouvre à l'ECUJE six mois après la tragédie du 7 octobre 2023, est une tentative d'exprimer l'ineffable. Bien au-delà de la simple contemplation artistique, c'est un hommage aux victimes de cette interminable et si sombre journée où la barbarie terroriste a ôté la vie à plus de 1200 âmes innocentes au cœur d'Israël, laissant derrière elle un sillage de douleur, de questionnement et d'incompréhension.

Comment espérer que les œuvres fulgurantes de Richard Kenigsman cristallisent l'indicible horreur de ce massacre qui a secoué Israël, ce pays que nous aimons et qui dévoile depuis une force que nous soupçonnions, mais aussi une fragilité dont la découverte rajoute la peur au choc ressenti ?

C'est bien ce que nous offre cette exposition, où l'art ne cherche pas à représenter les événements dans leur brutalité mais aspire à capturer l'essence de l'émotion, de la perte et de la résilience qui en découlent. Les œuvres puissantes de Richard Kenigsman, deviennent alors des miroirs de l'âme, reflétant la douleur, le deuil, mais aussi l'espoir et la force indomptable de l'esprit juif face à l'adversité. Un vieux dicton yiddish disait que « tous les juifs sont des frères, mais chacun est un grand Seigneur ». Ce peintre au nom de roi redonne à chacun de nous la force incommensurable de voir, sans ciller, de continuer, sans effroi. Malgré l'effarante profusion de siècle en siècle, des Amalek.

A travers une trentaine d'œuvres, cette exposition montre toute la capacité de l'art à exprimer l'inexprimable, à rendre hommage à la vie même dans l'ombre de la mort.

Au sein de ces pages, vous trouverez également des textes d'auteurs engagés qui tissent un récit qui se veut à la fois manifeste, témoignage et interpellation, une quête de sens au cœur de l'absurde. Ce dialogue entre art et littérature ouvre ainsi à une introspection profonde sur la nature de l'humanité, la violence, mais aussi sur la puissance rédemptrice de l'art.

Pour nous à l'ECUJE, cette exposition est d'une évidente nécessité. Lieu de réflexion et de diffusion des cultures juives dans toute leur diversité, l'ECUJE est un laboratoire qui aspire à un avenir où l'art, le savoir et l'éducation seront les pierres angulaires d'un monde plus juste et empathique. La présentation de cette exposition est un cri de solidarité envers Israël et ses habitants. C'est aussi une manière parmi tant d'autres, de choisir la vie, d'en appeler à notre résilience, à notre capacité à rester debout et à chercher la lumière même dans les ténèbres les plus opaques.

Merci à Richard Kenigsman dont les œuvres sont des veilleuses dans la nuit, qui témoignent de notre fidélité sans faille à la mémoire des victimes du 7 octobre 2023 et à notre engagement à célébrer la vie.

Gad Ibgui

Directeur général de l'ECUJE et de l'Institut Elie Wiesel



Quand les mots manquent.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 12 octobre 2023.



Même les chiens.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , vendredi 13 octobre 2023.

Immondation

Préface

Richard Kenigsman, peintre.

Chaque jour , depuis le 7 Octobre , je trempe mes pinceaux dans les ténèbres.
Je les trempe dans la boue, au fond des bocalux qui servent à les nettoyer.
Les digues s'écroulent , l'humanité se décompose , l'inhumanité s'écoule, une immondation de peinture a envahi mon atelier .

Des images et des mots surgissent . Je les consigne avec une maladresse désespérée , avec colère, avec sidération, avec honte .

Je tourne le dos au bel ouvrage . je me déprends de mes influences . Je quitte les rivages de mes propres conformismes . Je nage à contre-courant . Je nage contre l'immondation menaçante.. je veux atteindre la haute mer . je prends le large .
Mes tableaux sont des bouées auxquelles je m'accroche .

Je laisse à d'autres les dimensions traditionnelles et le nombre d'or . Un simple mètre carré fera l'affaire . Je troque la toile de lin contre du papier Kraft . Hissé sur mon passé de peintre, je peins plus loin, je vois plus loin , j'ose enfin voir.



Immondation.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(200 x 100 cm) , mardi 7 novembre 2023.

Ouverture

Michel Gad Wolkowicz, psychanalyste.

Nous ne pouvons dire, ainsi que nous l'exprimons d'habitude, que nous sommes heureux d'inaugurer une exposition d'un artiste important et son catalogue - mais une rupture existentielle (anthropologique) fera qu'il n'y aura plus d'habitude - car nous sommes et resterons hantés par l'intrusion des terroristes génocidaires palestiniens sur le sol même d'Eretz Israël et par les images des massacres barbares perpétrés, mais avec l'artiste Richard Kenigsman et Gad Ibgui, directeur de l'Ecuje et de l'Institut Elie Wiesel à Paris, nous avons le sentiment de l'importance de cette exposition d'une œuvre dont nous avons mesuré la capacité de donner image au langage qui, depuis la Shoah, a de nouveau été anéanti. Que cette exposition conséquente à cet événement inédit et absolu du Mal se conjugue au lancement de l'ouvrage « Figures du mal [2] », Actes du colloque éponyme de Schibboleth - Actualité de Freud tenu il y a quatre ans, participe concomitamment d'une cohérence historicisante et d'un vécu hallucinant, sidérant.

Nous avons été élevés entre le « *Plus jamais Ça !* » et le « *Si Ça revient!* » - 7 octobre 2023, le Ça est là !

Jour après jour, après l'horreur extrême, *face au déshumain absolu*, peut-être justement pour qu'il y ait un après, une reconstruction en devenir; entre le « *Zakhor!* », et le « *Et tu choisiras la vie, pour toi et ta postérité!* »

7 octobre 2023. Sidérés, pétrifiés, déréalisés, sous le choc d'un immense pogrom perpétré par 3000 terroristes palestiniens du Hamas et du Jihad Islamique, qui ont franchi la frontière de Gaza sur la terre d'Israël et ont perpétré, dans les kibbutzim, les villages et villes, dans une rave-party, une extermination génocidaire de près de 1500 israéliens, 10000 rescapés blessés graves, dans des atrocités barbares programmées et exécutées, des bébés décapités, des enfants égorgés, coupés en deux, des femmes violées, le sexe mutilé, l'embryon arraché du ventre des femmes enceintes, démembrées et brûlées, signifiant la destruction d'une généalogie, d'une histoire, d'une antériorité (dans un délire de filiation), des hommes et des vieux torturés puis achevés, sous les yeux de leurs familles terrorisées, des cadavres encore violentés, incendiés jusqu'à l'informe, l'indentifiable, et plus de 250 kidnappés, dont des bébés, retenus en otages, dans des tunnels, drogués, terrorisés, assassinés, ou utilisés comme échanges et boucliers humains (comme l'est leur propre population, également - en bombes

« *Les loups sont entrés* », peint Richard Kenigsman.

« *Sauvez nos enfants* », peint Richard Kenigsman.

Sidérés, pétrifiés déréalisés, comme beaucoup par ce massacre génocidaire, ces atrocités barbares, préparées et exécutées par les palestiniens le 7 octobre, avec la concrétisation de la toute-puissance de la jouissance pulsionnelle et identitaire perverse de leur existant, au travers l'extermination des juifs et l'anéantissement de tous les marqueurs civilisationnels, l'assassinat et la violation des corps, des cadavres, des symboles de vie, de filiation, d'Histoire.

Et la question c'était comment nommer ? « Shoah » ? « Pogrom » ? Comment se représenter, figurer ?

Toute une Nation, un peuple, anéantis par un traumatisme absolu, inédit, dont on avait entretenu le fantasme comme inimaginable, après la Shoah, et les pogroms de Pologne, de Russie, d'Ukraine, et sur le sol même d'Eretz Israël : d'un tel scénario terrifiant et cauchemardesque, alors télescopage du fantasme et du Réel.

« Griffes de l'horreur », peint Richard Kenigsman.

« Quand les mots manquent », peint Richard Kenigsman.

Comment nommer ces massacres et ainsi discerner la nature spécifique de l'événement, l'historiciser, condition pour une possibilité après-coup de subjectivation, dans la suite d'une entame profonde des sentiments de sécurité et d'intégrité physique et psychique, sous l'effet de l'intrusion et de l'effraction, de l'effondrement individuel et collectif, du sentiment de confiance en les référents institutionnels et symboliques, saisis de détresse et par l'angoisse de disparition ? Comment nommer ces barbares sanguinaires, à la fois dans le fanatisme idéologico- religieux et dans le déchainement pulsionnel, la toute-puissance narcissique à l'œuvre jusqu'à se filmer, triomphants, en agissant leurs atrocités et l'emprise totale exercée sur l'autre, chosifié, le corps et le psychique, paradigmatiquement partageant ces images en direct avec une mère dans une *jouissance incestuelle de mort*. Alors que les nazis jouissaient plutôt de leur omnipotence identitaire de par leur maîtrise absolue de leurs affects dans l'instauration industrielle de la destruction des juifs.

Face au déshumain.

Face à la répétition d'être mis hors monde, hors espace trans-subjectif (exterminer), l'israélien étant seulement deux jours après le génocide, désigné, si ce n'est le coupable, du moins le responsable essentialisé, de sa propre extermination, et, dans une inversion imaginaire totalisante des rôles, de ses assassins hallucinés en peuple forcément innocent, et concomitamment à son propre effacement selon des opérations de désaveu, de clivage et de projection, diabolisé en nazi génocidaire d'enfants.

Face au déni absolu de l'histoire et à sa substitution dans l'Histoire !

Alors comment représenter et se représenter cette rupture anthropologique ?

Quel travail de figuration de la sauvagerie, des traumatismes, cumulatifs, transgénérationnels, qui ni ne banaliserait ni ne répèterait la violence de l'effraction, deux versions qui le réactiveraient ?

Comment représenter l'épidémie haineuse pogromique antijuive, comment penser le pogrom médiatique dans une partie du monde, puis juridique, qui a suivi ce massacre, en Europe, sur les campus des universités américaines, comme si *la solution finale* était enfin, par délégation, au bout des couteaux et des kalachnikov ? Et même au bout des résolutions des organisations onusiennes accusant Israël de bombarder volontairement les enfants de Gaza, et réservant *l'humanitaire* aux seuls assassins des juifs !

« Peuple en trop. Non! », peint Richard Kenigsman.

« Yiden s'brend! », peint Richard Kenigsman.

Le négationnisme et le révisionnisme sont consubstantiels de l'extermination, y compris au travers les postures perverses de «*neutralité*», indifférenciant les objectifs d'extermination génocidaire, d'une part, et d'autre part, les collatéralités meurtrières d'une action d'une armée de défense d'un Etat démocratique respectant l'éthique et les lois de la guerre, au-delà de ce qu'aucune autre armée n'a réalisé jusque-là. Et puis ces formidables solidarités et redressement d'Israël face à la barbarie absolue palestinienne.

« La couronne tremble mais ne tombera pas », peint Richard Kenigsman. « Du trauma au combat », peint Richard Kenigsman.

Richard Kenigsman, un grand artiste dont les œuvres "*Colour Fields, expressionnistes - abstraites*" me subjuguèrent. Ce Mensch nous a donné à voir, à penser, chaque jour une œuvre qu'il dessinait, peignait, titrée d'un acte perpétré ou d'une parole, d'un enjeu imaginaire, réel ou symbolique, le dessin profilant d'un côté l'horreur, la cruauté, la haine, le mensonge, le mortifère, la déshumanisation, et, de l'autre, la guerre visant à éradiquer l'ennemi monstrueux et pervers, l'humour et la pudeur engageant un cheminement symbolisant, subjectivant, producteur d'un trouble de pensée, l'intime - étranger ouvrant à des entre-deux transmissibles et créatifs, une capacité dépressiogène pointant la visée mortifère et destructrice mais entretenant le vivant animé, l'élaboration de la détresse et le relèvement d'espoir.

« Immondation » - « Ne lâchons rien, libérons nos lumières. Lumières encagées, lumières libérées. », peint Richard Kenigsman.

Je n'ai pas la culture *bande dessinée*, j'avais apprécié Maus d'Art Spiegelman, touché par l'histoire de la relation de l'artiste avec son père silencieux sur sa déportation dans les camps nazis, à qui il a restitué l'héritage que celui-ci ne pouvait lui transmettre, emmuré dans le traumatisme de la Shoah, et qu'il s'est ainsi construit pour lui-même, avec ainsi la possibilité de s'en dégager. C'est bien le **processus de transmission vivante, de transformation réinstallant le père en le mettant en pièces. Un geste du fils.**

Comment poser la question de l'image ? Voir, ne pas voir, les images filmées et diffusées avec jouissance par les monstres eux-mêmes, à but d'emprise et de terreur, hésitant entre éthique de l'interdit de la représentation, conscient du risque de la fascination et de la jouissance de la perception immédiate, du visible, aux dépens du lisible, de la réflexion, de l'élaboration, de l'indéfini de la pensée, et l'éthique de vérité historique à transmettre. Débusquer la neutralité perverse! Comment nommer, comment figurer, donner représentation qui ne soit pas crue, participant alors d'un scopique effrayant, ou d'une banalisation cinématographique ? Comment rendre compte où en est la civilisation occidentale autodestructrice, agie par une haine cherchant un objet qu'elle tente de légitimer afin de diluer une honte sous-jacente ? Lorsque les institutions censées être garantes des marqueurs symboliques valident des délires idéologiques, renouvelant cette rupture anthropologique aux cris d'« Allahou Akbar, encourageant la barbarie ultime et la plus abjecte, justifiant comme « résistance » la glorification des orgies sanglantes, marquant ainsi un chapitre nouveau du progressisme fasciné de nos couards imbéciles.

« Le bout du tunnel. » - « Au cœur des ténèbres », peint Richard Kenigsman.

« Le lion de Juda dans les tunnels de Gaza en 2023 », peint Richard Kenigsman.

Peindre l'impossible / Mémoire / Transmission / Création : c'est le langage qui assure – dans l'instant du nom – la désignation du lieu comme figure. Les œuvres de Richard Kenigsman constituent désormais pour la mémoire collective et pour chacun, non pas des reliques ou des fétiches, mais des documents de mémoire, des restes de vie, ***des empreintes pouvant être empruntées par chacun singulièrement***. Une vérité matérielle et psychique se dégage avec une force de conviction qui participe du vertige de l'identité et du temps d'un trouble des évidences, et de réalité qui réétrangérise la pensée, un temps figé par le traumatisme. ***Transformer le mortifère et la compulsion de répétition en forces de vie, la destructivité en créativité ...*** La création artistique ici, comme l'écrivait Pérec, « est le souvenir de leur mort et l'affirmation de notre vie. » L'œuvre de Kenigsman s'appuie sur la mémoire, non pour s'y réfugier; mais pour lui donner sa place, un lieu, des limites, une frontière à traverser, des passages.

« Sortir des ténèbres » - « Hors des griffes du diable. » - « Au compte-gouttes », peint Richard Kenigsman.

Ce n'est ni lamentation ni nostalgie mortifère ou fixation mélancolique et, s'il y a de la rage et de la tristesse bien évidemment, réduire cette peinture à ce regard en arrière serait figer le geste artistique qui est justement une façon à la fois d'assumer la mémoire et de ne pas s'y enfermer, de partager la douleur mais de nous conduire au-delà de la souffrance, une force au contraire pour assumer le rôle testimonial : « un océan d'intranquillité ! », selon Marc-Alain Ouaknin. L'unique souci de l'artiste : l'homme et son peuple, les victimes et leurs endeuillés, dépossédés de leur vie, de leur avenir, les jeunes héros de Tsahal, les personnes âgées qui ne pourront profiter de ce qu'ils ont construit, de ce pays. Un regard profond et tendre sur eux, sur nous. Leur histoire singulière et collective, de multiples histoires avec leurs points de rencontre. Plongés dans chacun de ses tableaux, de ses compositions, nous retrouvons le fond commun, ce qui nous fait nous réunir sur et autour de ce qui fait peuple qui se donne comme destin de combattre le destin, y compris celui qu'il s'est donné ! ***Comme le peuple Juif avait retrouvé après 1945 ce qui lui avait manqué pendant 2000 ans, la terre et la guerre.***

Et de reconstruire en eux, ensemble, une extraordinaire puissance de survivre à l'effroyable, à l'absolu non-sens, aux deuils impossibles. L'œuvre n'est pas simple contemplation nostalgique, mais remontée de forces émotionnelles d'autant plus puissantes qu'un reste ne peut qu'être innommé, peut-être l'essentiel qui participe d'une identité intérieure, d'un sentiment d'appartenance suffisamment ancré, fiable, singulièrement universel, qu'il permette de s'extraire de la masse compacte.

« L'homme (du-) -Roi! »

Richard Kenigsman a cette conscience de la mémoire et du sujet Sinaïtique que décrit Yosef Hayem Yerushalami refusant de parler de la destruction des juifs sans parler de leur histoire, de leur culture, de leur existant. Une œuvre qui n'oublie pas cet enseignement de rabbi Yehoshoua ben Hanania après la destruction du Temple : ***« Ne pas du tout porter le deuil, nous ne le pouvons... mais trop le porter, nous ne le pouvons pas non plus »***

Selon Binswanger, « l'artiste voit en avance les formes anthropologiques », sans qu'il sache à l'avance quelle modalité d'être va être prélevée de sa propre présence. Il attend de son œuvre ce mouvement de retour des figures ignorées, dans l'attente de la constitution du rêve, tel que seul le rêve éclairé de la nuit profonde pourrait être le support des ombres. ***Car entre le deuil absolu et le non-deuil, il y a l'espoir.*** L'œuvre nous accorde un seuil de vie qui ouvre à la mobilité et à la réanimation vivante des tonalités assourdies et écrasées par l'état déprimé.

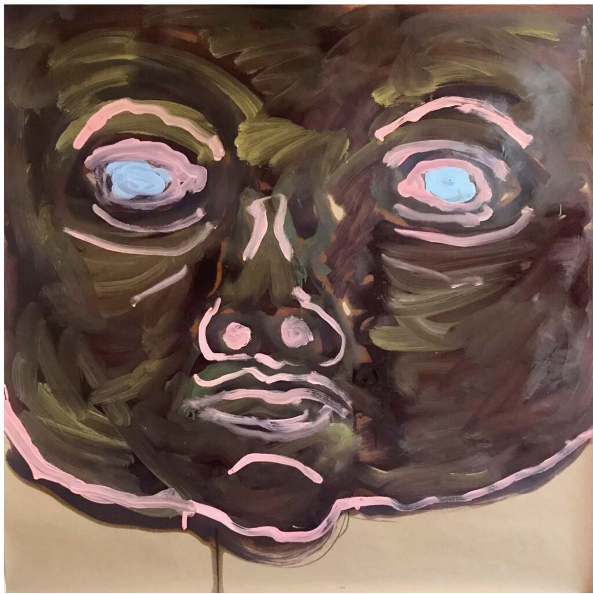
Michel Gad Wolkowicz, psychanalyste.





La couronne tremble mais ne tombera pas.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , dimanche 15 octobre 2023.



Œil pour œil.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 2 novembre 2023.



Les loups sont entrés.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 2 novembre 2023.



Innommable. Non ! Nommons l'infâme lorsque les mots déguisent les maux. Dix paroles égorgées.

Huile et fusain sur papier Kraft
recyclé
(100 x 100 cm), vendredi 17
novembre 2023.



Yiden s'brend !

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 2 novembre 2023.



Du trauma au combat.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) ,mercredi 8 novembre 2023.

Evelyne Chauvet, psychanalyste.

Prendre ses crayons et pinceaux comme prendre la plume pour ceux qui peuvent le faire, d'abord parce qu'ils ont les capacités d'utiliser ces précieux outils, ceux à qui le talent est donné pour le faire, comme ceux qui en ressentent le besoin profond, ensuite parce que l'émotion envahissante en trop grande intensité cherche des voies et des voix pour s'écouler, se partager, se symboliser, s'apaiser, alors pour eux tous, peindre ou écrire pour dire, sont une nécessité vitale, comme pour ceux qui vont regarder écouter, lire ou dessiner.

Le talent de Richard Kenigsman est d'avoir réussi ce partage éloquent et généreux dans le temps du traumatisme, tout au long des jours qui suivirent cette attaque abominable de cruauté et de violence crue et brute, imprégnée d'une jouissance pornographique. Chaque tableau véhicule sa charge d'angoisse, de colère, de révolte et de détresse. Sans doute les pinceaux qui ont guidé sa main ont-ils permis une forme de soulagement intérieur à agir, réagir, et montrer. Mais il suffit de regarder l'œuvre, un tableau après l'autre, pour se sentir en phase avec ce que chacun de nous, spectateurs empathiques et solidaires, avons éprouvé et éprouvons encore, devant les atrocités du 7 Octobre, de celles inoubliables qui nous ont assommés, désemparés et jetés dans l'incertitude la plus angoissante. Plus et au-delà des mots, ce qui se figure là, dans ces peintures sur le vif du trauma, sont des cris adressés à tous ceux qui acceptent de voir et d'entendre, ce sont nos affects qui se déplient sur une palette de couleurs qui va du gris de la tristesse, au rouge de la colère, puis au vert de la rage, en passant par le noir de la détresse ou de la haine, cela dépend du moment, du jour, ou de l'humeur déclenchée par les découvertes macabres ou l'injustice de la solitude ou de l'incompréhension d'autrui...

Le Roi désolé et triste qui ne cache pas ses larmes, accablé sous le poids d'une couronne devenue soudainement très douloureuse, le Roi trouve la force et ouvre larges ses bras pour protéger ses enfants. Puis en miroir des coulures de peintures d'un bottillon écrasant-écrasé, le voilà pris par la rage et le désarroi, sentant la révolte monter, il reprend sa couronne, le combat commence contre « les loups qui sont rentrés » ... L'histoire se lit, se pleure, se découvre, au fil de chaque toile qui nous transporte à la fois au cœur du trauma et nous en sort en même temps. L'artiste transforme et nous transforme. Le poing est levé, le combat commence ! Contre la douleur et la haine, contre les assassins qui tuent avec leurs mots, ou leur indignité, « immondation » ...

Puis l'on découvre autre chose qu'une expression d'affects, un mouvement se dessine déjà implicitement ou clairement assumé, l'affirmation identitaire et guerrière contre ceux qui s'attaquent à nouveau à un peuple qui en a déjà vu tellement qu'il a appris à ne plus baisser la tête. Quelque chose transparait, la tête haute, haute et non « raide » ... Haute par la pensée, par le courage et par l'optimisme malgré tout, haute par la vie et la vitalité, haute par la création...

Les lumières se rallument après la nuit noire du 7 Octobre... L'encre noire se répand dans les tunnels...

« Lumières libérées » ! Le Roi retrouve l'audace et marche fier et décidé à affronter le « cœur des ténèbres », les couteaux et les mots s'aiguisent, les paroles sont « égorgées » ... L'espoir revient avec une belle colombe en surplomb sur les flammes, sans naïveté ni déni, ne pas se précipiter sur l'après, ne pas « enjambrer » l'horreur, ne pas fuir. Car elle fait tache d'huile cette horreur du 7 Octobre 2023, elle se répand et gagne du terrain. Le feu n'est pas éteint, loin s'en faut ! Surtout ne pas oublier ces pauvres gens endoloris encagés et martyrisés, ces petits dans l'effroi, ne pas détourner le regard comme pour éloigner de soi ce jour-là, ce jour si funeste... Le Roi sait et pleure, il pense aux enfants, et imagine leurs terreurs, seuls dans le noir, sous terre depuis si longtemps, mais, le cœur brisé, il résiste et va de l'avant !

**Evelyne Chauvet, psychanalyste,
Membre de Schibboleth-Actualité de Freud, et de la SPP.**



Que vais-je découvrir ?

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , dimanche 15 octobre 2023.



**Ne lâchons rien, libérons nos lumières.
Lumières encagées , lumières libérées.**

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(84 x 59 cm) , vendredi 10 novembre 2023.

Mon royaume pour une colombe

Raphaël Jerusalmy, écrivain

Mardi, 10 octobre 2023. Le roi est barbouillé de ténèbres. Sa chappe souillée de couleurs à l'huile et de sang. Ses yeux, terrifiés, ne regardent rien. Tels ceux du roi Lear. Dans ses grosses mains, il tient deux oursons en peluche. Deux enfants. Qu'il faut sauver. Alors qu'ils sont déjà morts.

Trois jours après le 7, le roi ne sait que ressentir, en dehors de sa détresse. Ni encore quoi exprimer, si n'est son égarement. Qui est le nôtre. Notre détresse à tous, notre égarement. Qui se retrouvent dans celui de ce roi ventripotent et barbu, esquissé au fusain sur un bout de papier Kraft.

Recyclé, nous dit-on.

Car notre peine est recyclable. Depuis toujours. Elle se transforme en espoir, du fond de la souffrance. Ce papier Kraft a quelque chose de clandestin, de pas très propre, de ramassé parmi des débris. Comme les feuilles chipées par les déportés, devenues les toiles de l'art concentrationnaire. Mais aussi comme les lambeaux de peau tannée de la pelleterie de son père, que le Richard Kenigsman première manière, fait *revivre*. En un acte de mémoire. En un hommage. En un sublime geste de survivance. Puisque ces peaux mortes, découpées, ressuscitent et se reforment. En une œuvre d'art.

Dès le 12 octobre, le roi se reprend. Il nomme sa douleur. Car il faut nommer l'infâme, surtout « lorsque les mots déguisent les maux », nous dira-t-il. Des mots qui entament un dialogue. Entre nous et lui, ce roi fou qui ne règne sur rien. Mais qui règne tout de même.

Dans le premier *Yiden s'brend* ! ce roi se fait ogre de Goya, verdâtre, visqueux, dévorant un rouleau de Torah sorti tout droit d'une toile de Chagall. Clash artistique des titans ou poignée de mains qu'échangent deux rebelles de la peinture ? Ce monstre carnivore, avec sa petite couronne de travers, au coin du crâne, plus du tout royale mais plutôt de carnaval, portée par un fêtard ivre. À moins qu'il s'agisse d'une kippa. Crénelée. Dessinant une ligne brisée. Une kippa de métal chantourné.

Cet avalement de la Torah est-il une remise en question de notre judaïsme ? Comme il est naturel qu'elle le soit. Ou au contraire, une affirmation. Malgré tout. Même si notre dieu, en somme, est un dieu cannibale. Un dévoreur. Un déchiqueteur du sens. Dans le dessin *Innommable, non* ! (encore un point d'exclamation qui hurle), les mots se font couteaux. Qui égorgent la parole ?

Pas du tout. Regardez ! Tous ces titres sous les dessins : *du trauma au combat, griffes de l'horreur, inondation*. Toutes ces citations ! De Churchill, de Finkelkraut, de la bible. Quelle confiance (retrouvée ?) dans les mots ! Surtout ceux du Yiddish. *Azoï, azoï...*

Et sinon, il y a les choses, les objets : pot d'encre, godillot, cage d'oiseau, lugubre lampadaire d'un camp de concentration. Et tout un bestiaire : loups aux crocs sanglants, lions hautains. Et des oursons en peluche...

Des tas de clins d'œil aussi, à la juive. Dont cette *Descente de croix*. Mais c'est la Croix Rouge. Et Jésus est un ourson jouet. Qui tend un rameau d'olivier à une colombe. Ourson que l'on retrouve dans *Ecce Homo*, sans croix, ni rameau, cette fois. Avec des étoiles de David cousues en points de suture autour de son front. En une kippa maudite. En stigmat. En une terrible blessure.

Que l'humour juif referme. Acerbe, complètement dingue

Le roi se fait Ubu. Sur *Heureux comme un juif en France*, Alfred Jarry vient à la rescousse. Ce gros juif qu'on nous montre porte une cible cousue dans son dos. Telle la rouelle du Moyen-Âge. Telle celle frappée sur la bedaine d'Ubu. Grotesque et tragique à la fois.

Autodérision, oui. Subversion, oui. Mais avant et après tout, une immense poésie. Celle des cantiques et des psaumes. Celle du *David jouant de la harpe devant Saül*, pour le distraire de sa mélancolie, signée de Rembrandt. Dont tout le monde sait qu'il s'agit là d'un autoportrait tardif du peintre. Tout comme le roi de Kenigsman ressemble à Richard.

Art brut et naïf, oui. Aux symboles clairs et simples. Sans s'encombrer d'exégèse. Ni du pourquoi du comment. Parce que ce n'est pas tant ce que l'artiste a voulu dire qui compte pour lui. Mais ce que tu ressens.

Grâce à lui. Avec lui.

Ce qui est fort royal de sa part. *Kenigs...* Et très humain. ...*man*.

« Un cheval ! Un cheval ! Mon royaume pour un cheval ! », s'écriait le Richard III de Shakespeare, à la quatrième scène du cinquième acte. Notre Richard, lui, donnerait son royaume pour une colombe.

Ou un petit ourson.

Raphaël Jerusalmy, écrivain



Griffes de l'horreur.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 2 novembre 2023.



Mémoire passoire.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 13 novembre 2023.



Quand vous êtes traité de Juif, l'injure vous pouvez la porter comme une couronne. Alain Finkelkraut.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 73 cm) , jeudi 16 novembre 2023.

Les larmes de L'Homme du Roi

Sarah Cattan

L'émotion est toujours là L'atelier m'apaise, me confiait de ci de là Richard Kenigsman lors d'échanges qui avaient brutalement changé de tonalité au matin du 7 octobre. L'arme à l'œil, ajoutait L'Homme du Roi qui tint au sein de son atelier-refuge une sorte de Carnet de Guerre comme d'autres un Carnet de Voyage et d'autres encore un Journal.

Es brent yiden es brent ! Les loups sont entrés ! Griffes de l'horreur! Le 7 octobre indélébile coule encore dans les tunnels. Fragile fusain contre funeste fusée.

Si l'œuvre en cours ne suivait pas forcément les événements, elle ne traita plus que du 7. Définie comme une *Immondation* elle n'éluda rien. *Lumières encagées, lumières libérées. Le bout du tunnel ? Au cœur des ténèbres. Du trauma au combat Ça me donne des frissons.*

Celui qui découvre ces peintures se sentira pourtant en Terre amie. Frère humain. Tant Kenigsman vous parle lui aussi de cette solitude inédite faite de ces silences. De ces Regards qui se sont détournés juste après le 7. D'une extrême solitude juive. Des trahisons nées de ces amitiés qui n'en étaient pas : *On rentre tous dans une nouvelle ère plus tragique avec de nouveaux amis et d'anciens bien solides. Un jour le tragique regagnera ses abysses et un jour plus clair naîtra. Tu verras, promet-il.*

Consolés ? Ô que non. Mais il y a Lui, l'Artiste, cet autre, qui vit donc aussi douloureusement que nous le 7 et tout ce qui s'en suivit et encore s'en suit. *C'est pour que les otages entendent peut-être et comprennent que Tsahal est sur place, écrit Kenigsman en légende d'une peinture. Tous !* intima-t-il lorsque se fit entre les otages le tri odieux auquel la planète assista ... sans mot dire. *On arrive, Promet ce dessin. Hors des griffes du diable Ils allaient être.*

Peuple en trop? NON ! Quand vous êtes traité de Juif, l'injure vous pouvez la porter comme une couronne, emprunta-t-il au philosophe lorsque l'antisémitisme battit son plein, loin, si loin pourtant de Gaza. *Heureux comme un juif en France,* rappelait cette œuvre où l'ironie ne le cédait pas à l'extrême lucidité.

Innommable. Non! Nommons l'infâme lorsque les mots déguisent les maux, ajouta-t-il, déterminé.

Tomorrow, vous promettait-il encore, lorsque vous vous effondriez : *Ils seront tous éliminés Je n'en doute pas. Mon cœur, ma main et mon âme sont des sismogriffes.*

Alors qu'il concédait que ses larmes étaient sur ses pinceaux il enjoignait à rester fiers : *Raser les mur , la tête basse , Non !,* affirmait alors celui qui, enfant, avait appris la leçon de conduite de sa mère. *Ne lâchons rien , Libérons nos lumières.*

Nombre d'œuvres nous disent pourtant l'ennemi barbare : *l'islamonaisme : Immonde. Des otages encore privés de solstice ce 22 décembre. Leurs nuits sont toutes les plus longues de leur vie.*

C'est ainsi que je l'ai vu alterner entre ces phases Up & Down devenues à nous tous si familières : Son *Be strong* un jour, suivi d'un ... *Je sursature . Je dois me calmer*.

Ce fut Hannoucah. *On va bombarder de lumière les tunnels de l'obscurantisme*, promettait-il en créant les Hanoukiot de la Série *Hanoucanon* et répétant : *La couronne vacille mais ne tombera pas*. En faisant le titre d'une de ses créations.

Réminiscence de ce qu'il avait déjà peint, comme nous avons, nous si nombreux, déjà et déjà écrit : *Ne trouvez-vous pas que ça sent le gaz* était aussi actuel que son *Lion de Juda dans les tunnels de Gaza en 2014*.

Et si c'étaient des cannibales ? interrogea celui qui comme tous céda à la douleur, la stupeur et la tristesse le jour où nous perdîmes en une même opération tant de nos enfants : *L'Empire des lumières d'après René Magritte*.

Pour les 21 soldats qui ont peut-être rejoint l'Empire des lumières

Comment diable les Artistes procèdent-ils pour que de la barbarie émerge cet indicible qui bouleverse. Lui aussi ne savait dire d'où étaient venues ces images, de quel fond et tréfonds de sa conscience elles étaient sorties devant notre drame commun.

A l'image du peintre qui affirmait qu'en parlant de son village il parlait du monde entier, Richard Kenigsman le peint, ce 7 octobre indélébile qui coule encore, et là est l'offrande à nos âmes à jamais fracassées.

Lui que nous savons influencé par l'œuvre politique d'un Léon Golub ou d'un Philip Guston et que nous avons vu s'éloigner de la dénonciation à la Woody Allen pour se solidariser avec l'Ukraine, le voilà désormais aux prises avec une tout autre dimension encore, expliquant qu'enfant né de la Shoah, il a peur : *On a touché les bénéfices de la Paix*, ajoute l'Invité de *La Possibilité du Mal* à la Galerie de l'Atelier des Capucins en Belgique : c'était juste en 2023

...

Celui qui pratique Kenigsman ne cherchera pas ici l'humour qui si souvent coexistait avec la gravité, reflétant la complexité d'une approche artistique si personnelle. Il sera bouleversé par les larmes de notre Roi dépourvu, accablé sous le poids d'une couronne vacillante mais s'efforçant et ouvrant larges ses bras pour protéger ses enfants. Le Peuple duquel il est.

Ce même Roi aux prises avec les loups qui sont rentrés. *Les digues s'écroulent, l'inhumanité s'écoule. Une "immondation" de peinture a envahi mon atelier*, explique celui qui confie que Chaque jour depuis ce 7 octobre 2023 il trempe ses pinceaux dans les ténèbres, dans la boue, et que *C'est ainsi que des images et des mots surgissent : Je les peins d'une maladresse désespérée. J'y exprime ma colère, ma sidération, ma honte. Mes tableaux deviennent des gestes désespérés, une bouée pour ne pas me noyer*.

La couronne tremble mais ne tombera pas puisque l'artiste promet *Le bout du tunnel*.

C'est au Peuple d'Israël qu'il faudra, *Le Jour d'Après*, qu'arrivent ces œuvres ... Telle une prière. Une Promesse. Un baume inédit dédié aux victimes de la Tragédie absolue.

Sarah Cattan, directrice de Tribune Juive.



On arrive.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(120 x 100 cm) , jeudi 16 novembre 2023.



Marche blanche pour ne pas jeter de l'huile sur le feu .

Le problème c'est le feu , pas l'huile .

" Les mouvements pacifiques ont toujours annoncé la défaite de la paix et accompagné les démocraties au déshonneur." W. Churchill.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 20 novembre 2023.



**Marche blanche. " Enjamber l'horreur ".
Evelyne Chauvet. Psychanalyste .**

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 20 novembre 2023.

Les tables de Kenigsman Sous-textes d'une exposition

Daniel Dayan

L'exposition de Richard Kenigsman nous force à contempler ce que nous ne voulons pas voir : l'immonde, l'immondice devenu monde, ce qu'il appelle « **Immondation** ». Rares sont les images où l'on voit un corps entier. Encore plus rares sont celles qui se risquent à explorer des espaces. Crocs, griffes, bottes, nuques, visages, se projettent devant nous, comme sur un écran géant où n'apparaissent que de gros plans. Bloqués au fond d'un souterrain, nous sommes submergés par une monumentalité myope, une monumentalité de fragments montrés de très près; de trop près pour ne pas être des allégories. Nous étouffons dans une obscurité indistincte. Nous étouffons.

L'obscurité répandue par Kenigsman n'est survenue qu'après coup. C'est une obscurité morale.

Ses « toiles » (ses cartons, ses papiers -Kraft) répondent à un pogrom perpétré en plein jour

Des miliciens au front barré d'un bandeau de soie verte se sont chargés des viols collectifs et des mises à mort. Des civils sont venus leur prêter main forte et profiter de l'occasion pour se livrer à de menus pillages. Des employés de l'O N U, sans doute las d'émettre de monotones condamnations ont décidé de se joindre à la curée. A cette armée hétéroclite ne manquent que les ONG qui auraient pourtant pu achever sur place les otages qu'elles n'avaient nulle intention de secourir et dont elles auraient ainsi été débarrassées. On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Kenigsman a voulu rendre compte de tout cela. Mais à quel prix ?

Posons la question à son double, un personnage truculent vêtu comme un père Noël et couronné comme un roi mage :-- l'« homme du roi ». Ce double couronné figure dans plusieurs des tableaux de cette exposition mais il reste silencieux. Il s'est vidé de ses couleurs. Il est livide, exsangue.

Sa couronne a rétréci en kippa. Sa kippa s'est transformée en cible. Son humour débonnaire s'est figé en hébétude. Chacun de ses bras tient un bébé devenu gris. L'homme du roi est passé, du côté des morts.

**

On dit que les cadavres d'otages gagnent en valeur marchande une fois les corps séparés des têtes. Conservées dans des compartiments frigorifiques, ces têtes peuvent alors se négocier séparément.

Un univers effroyable, s'est mis à exister le 7 octobre 2023 avec ses, meutes de « résistants », ses tueurs de bébés, ses voleurs d'enfants et ses profanateurs de cadavres. Dans l'exposition de Kenigsman cet univers effroyable devient celui des contes pour enfants. Je ne veux pas parler ici de ces récits aériens, où les cavaliers héroïques, de Kandinsky caracolent au sommet des montagnes. Je veux parler des contes qui, selon Bruno Bettelheim, véhiculent les pires de nos angoisses. Enfants arrachés à leurs mères. Enfants poursuivis par des loups, perdus dans la forêt, jetés dans des fosses, trainés dans des souterrains, démembrés par des bouchers sanglants, dévorés par des ogres. Mais de telles horreurs existent-elles ailleurs que dans les contes ? Existe-t-il encore des ogres ? A vous de voir.

Le 3 novembre 2023 une certaine Wanda A. qui se présente comme » Influenceuse » poste

des images dans lesquelles on la voit , de face, s'interroger « à propos du bébé qui a été mis dans le four » ...et dont on dit qu'il aurait été brûlé vif .

Wanda est une jeune femme brune .

Ses cheveux aile-de -corbeau retombent de part et d' autre de son visage lisse. Elle laisse entrevoir une épaule nue sous son T shirt jaune. La belle Wanda se passe la main dans les cheveux , la langue sur les lèvres . Ses yeux pétillent . Elle sourit et se livre à un exercice d'introspection à propos du bébé carbonisé :

« Je me pose la question de savoir si'ils ont mis du sel, du poivre, du thym ... Ils l'ont fait revenir à quoi ? Et c'était quoi l'accompagnement .. ? Hors champ, mais à portée de voix , un enfant lui répond (« ..une assiette de frites , du sel, du thym et une sauce barbecue ») . Tout comme la belle ogresse , cet enfant semble se délecter à l'idée d'accommoder un bébé juif rôti, délectation qui n'est sans doute pas étrangère à l'ouverture d'un restaurant Jordanien. spécialisé dans le Shawarma (grillades saignantes superposées sur un gril tournant) , rebaptisé « 7 octobre » ..

Contrairement à ce que l'on dit souvent , les images de violence extrême n'ont pas pour seul effet de révolter , de choquer ; de susciter l'horreur ou le dégoût... Au contraire, elles sont capables d'attirer , de séduire , de gagner à une cause, de susciter le désir, de procurer la jouissance . L' écrivaine Virginie Despentes décrit celle que lui ont procurée les tueurs de Charlie Hebdo et de l'hyper-cacher. “Je les ai aimés dans leur maladresse –écrit-elle – quand je les ai vus armes à la main semer la terreur en hurlant ‘on a vengé le Prophète’ et ne pas trouver le ton juste pour le dire... » Despentes remercie alors les tueurs de l'extase que leurs assassinats lui ont procurée. « Il y a eu deux jours comme ça de choc tellement intense que j'ai plané dans un amour de tous – dans un rayon puissant ». Elle félicite les tueurs du choix de leurs victimes et du traitement qu'ils leur ont réservé . « J'ai aimé aussi ceux-là qui ont fait lever leurs victimes en leur demandant de décliner leur identité avant de les viser au visage « ... Elle ne précise pas que les tueurs ne tiraient « au visage » que lorsque leurs victimes étaient juives . Comment faut-il alors decrir Virginie Despentes ? Est-ce une Neron-femelle chantant au milieu des incendies ? Une impératrice romaine exigeant la mise à mort des gladiateurs vaincus ? Est-ce une ghoul ? Peut-on aller plus loin dans *l'immondation* ?

* *

Comme le Goya des **Caprices** et celui des fresques hallucinées de *la Casa del Sordo* , Kenigsman sait que seuls les fantasmes peuvent prendre la mesure de certains événements . Son inconscient s'empare de ce qu'il n'a pas vu , mais aussi de ce qu'il a vu . Faisant suite au pogrom lui-même et à son jardin des supplices, s'ouvre en effet une seconde séquence où se décline un catalogue des haines par procuration . Kenigsman note avec effarement les gestes qui fleurissent dans ce véritable nuancier des haines : gestes d'Indifférence ; gestes de réjouissance ; sarcasmes et ricanements ; soutien aux assassins ; accusations des victimes . C'est cette seconde séquence où l'horreur entend se colorer d'une dimension morale, que résume son portrait de dos d'un homme « *Heureux comme un Juif en France* » .

Puisque nous sommes en France, évoquons la journée mondiale de la femme au cours de laquelle certaines des manifestantes parisiennes ont revêtu des pantalons ensanglantés pour évoquer les viols collectifs commis le 7 octobre et, en particulier celui d'une jeune femme dont les tendons d'Achille avaient été sectionnés pour l'empêcher de fuir.

Tenant de rejoindre le cortège des femmes , les manifestantes sont refoulées par des militants pro-palestiniens et violemment apostrophées par des « Antifas » . Les autres manifestantes continuent imperturbablement à défiler .

Elles défilent bien sûr contre tous les viols et au nom du « féminisme » .

Mais pour elles les femmes juives violées ne sont sans doute plus des femmes . Elles ont été déchues du sexe féminin. Et les viols qu'elles ont subis ne sont pas non plus des viols.

L'immondation consiste ici à proscrire la reconnaissance des souffrances, à effacer les traces de celles-ci, et finalement à tourner les victimes de ces souffrances en dérision. Restons alors à Paris, mais changeons de défilé . Observons cette-fois ci une affiche brandie lors de la manifestation pour la Palestine, place de la République le samedi 4 novembre 2023 . Sur fond de drapeau Palestinien , l'affiche proclame : «Faites l'amour, pas la guerre ! » Cette aimable déclaration se prolonge cependant de deux mots - «..Aux otages...» .

En préconisant de « faire l'amour aux otages » cette affiche constitue une invitation narquoise à pratiquer des viols qu'elle applaudit d'avance bien qu'il s'agisse qu'il s'agisse de crimes de guerre . Le juif « heureux » de Kenigsman sert de cible à la « *schadenfreude* » , au plaisir trouble que suscite la souffrance d'autrui .

Hannah Arendt distingue entre deux manifestations apparemment proches l'une de l'autre . Toutes deux relèvent d'une solidarité avec les victimes des souffrances . La première manifeste cette solidarité par une relation physique entre deux corps dont l'un vient en aide à l'autre . C'est la compassion . La seconde entend manifester une solidarité semblable , mais passe par toutes sortes de médiations représentatives . Le nombre et la qualité des médiations requises peut alors être tel qu'à

l'issue du parcours pitoyable , il ne reste rien de la solidarité qui était censée l'inspirer . La pitié est idéologiquement construite. Elle peut éliminer toute compassion . Il existe ainsi de mauvaises souffrances de mauvaises victimes , de mauvaises herbes et de bonnes âmes impitoyablement vertueuses .

Revenons à Kenigsman et à ses tables d'une loi que l'on a amputée de ses commandements pour les remplacer par des couteaux . Que disent les nouvelles tables ?

«—Tu tueras et , si les circonstances t'en empêchent , tu te réjouiras de ce que d'autres tuent en ton nom « ..« -- Tu vénéreras les tueurs car ils te représentent et parce que , par essence ils sont des victimes , fût-ce au moment où ils tuent « ..« —Tu noieras dans des rivières de sang les rouleaux où s'inscrit l'histoire des autres victimes . » «—Tu leur refuseras toute compassion » . « Tu seras l'avocat d'une morale retournée contre elle -même « . D'ailleurs c'est facile . Il suffira d'inverser la nôtre .

Daniel Dayan, anthropologue des médias.



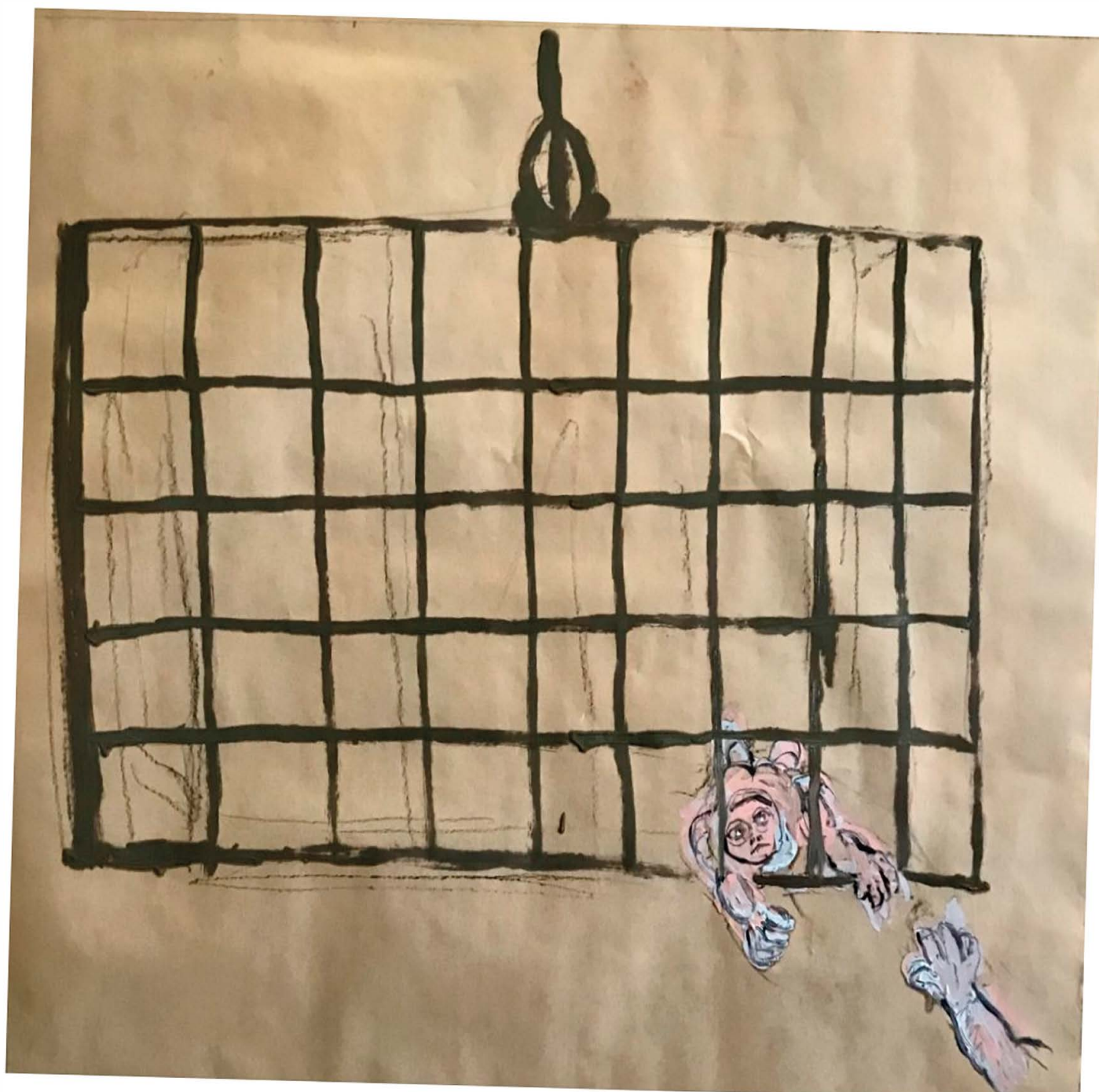
Immondation.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(200 x 100 cm) , mardi 7 novembre
2023.



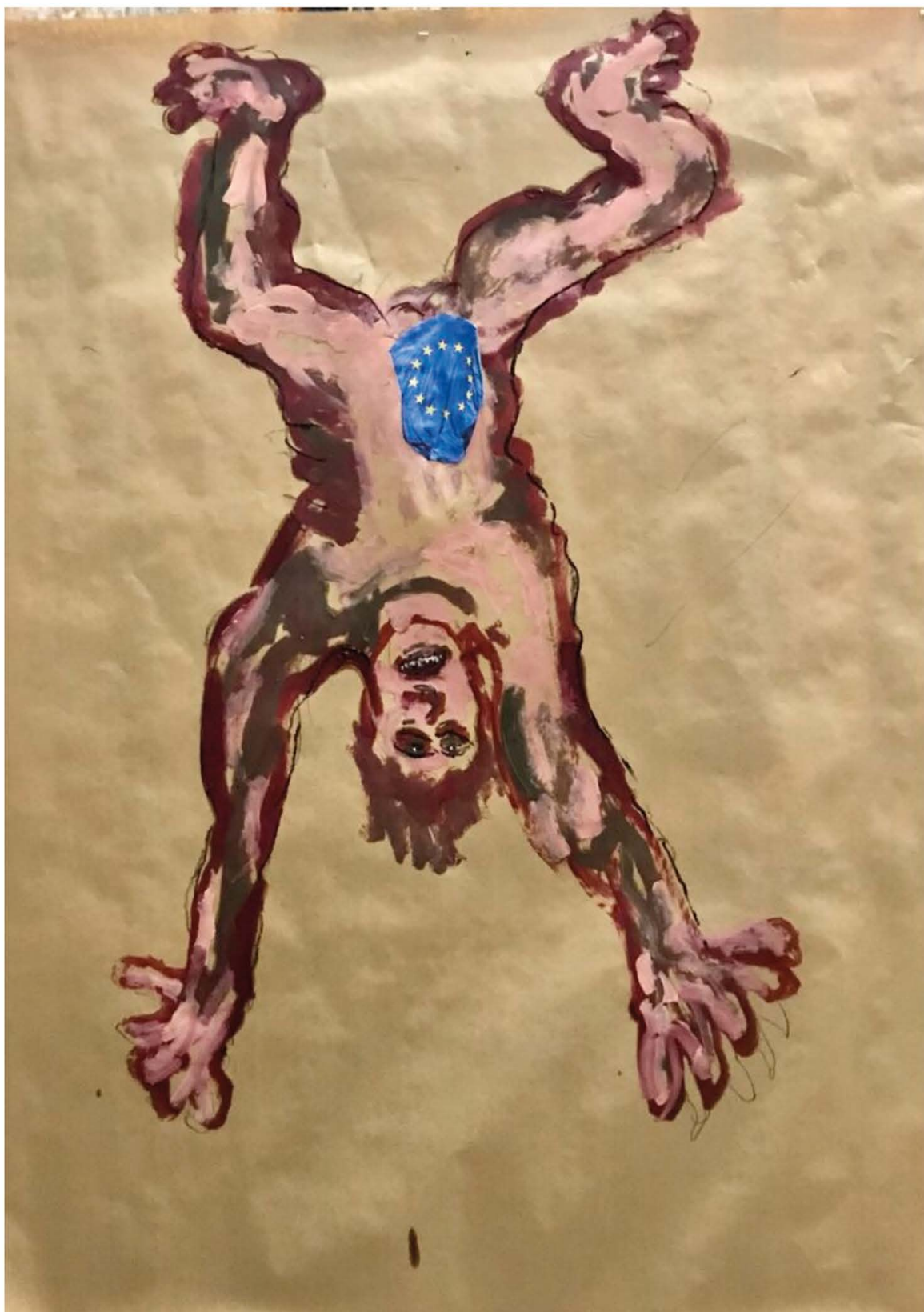
Heureux comme un juif en France .

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , mardi 21 novembre 2023.



TOUS !

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , mercredi 22 novembre 2023.



RECHUTE !

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(160 x 100 cm) , jeudi 23 novembre 2023.



Larmes aux yeux ...l'arme à l'épaule...

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 27 novembre 2023.



Hors des griffes du diable.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 27 novembre 2023.

Il y quatre ans j'avais proposé à Richard Kenigsman de rédiger un petit texte d'accompagnement dans le cadre d'une expo bruxelloise reprenant ses dessins d'actualité qui, covid oblige, fut hélas annulée. L'exercice était facile. C'était avant le 7 octobre. Non pas que le monde était plus rassurant. Non pas que l'Humanité était davantage apaisée ! Non pas que l'antisémitisme de type primaire (haine des Juifs), secondaire (« à cause d'Auschwitz ») et tertiaire (électorale) était moins préoccupant qu'aujourd'hui mais il était (encore) possible d'en rire ; d'où le titre savamment choisi : « *il a choisi le rire* ». C'était, en effet, avec délectation que j'avais commenté ses différents dessins, empreints de cet humour décalé et tragique, si typiquement juif et a fortiori kenigsmanien. Humour tragique, car ne nous y trompons pas, il s'agissait bien d'un rire de colère, subtilement maquillé. Oui, Richard, l'humour est bien la politesse du désespoir (Chris Marker) ; d'où ta devise d'époque « *Tu choisiras le rire* », proposé en 11^{ème} commandement des Tables de la Loi.

Mais, comme je l'ai dit, c'était avant le 7 octobre. Tout a bien changé depuis ; d'où des dessins, des gouaches toujours empreints de tragique mais dorénavant sans artifice, sans maquillage, sans garde-fou. A la mesure du traumatisme que nous avons tous subi et ce, au point d'interdire même au Roi du tragique décalé, toute pointe d'humour. Comment songer à lui donner tort si l'on songe à la fois à la barbarie des tueries génocidaires du 7 octobre et au traitement médiatique de ces massacres par les médias de son pays ? En Belgique, ce pays décidément bien plat, aucune contre-vérité n'est désormais trop grosse dès qu'il s'agit de salir Israël. Ainsi, la mise en doute hallucinante, sur le site de la RTBF du témoignage de l'otage franco-israélienne Mia Schem. Pour la vertueuse chaîne d'information publique, toutes les paroles de femmes violentées sont d'or, sauf lorsqu'elles émanent d'Israéliennes car forcément manipulées par le... mossad. Parole de cinq, oui cinq experts (?) à l'appui ! Oui, les temps sont décidément maussades en Belgique. Ainsi, encore cette interview d'Isabelle Blume, une militante pure et dure de la cause propalestinienne qui, dans *le Soir*, le premier quotidien francophone de Belgique célébra (oui, magnifia), sans être reprise, les massacres du 7 octobre. Ainsi, enfin, de cette autre interview cette fois-ci de l'Evêque d'Anvers stigmatisant dans des accents d'avant Vatican II, le Dieu vengeur des Juifs. Oui, des digues se sont effondrées. Oui, des paroles ont été définitivement libérées, non vomies ! Comment dans ces conditions oser l'humour quand on entend peindre l'indicible et prendre le deuil ? Au-delà de l'admiration que je lui porte, je ne le soupçonnais pas à même de composer des toiles aussi noires et puissantes qui rappellent, *ceteris paribus*, Haim Soutine, Maryan ou encore Francis Bacon (mais... casher évidemment). Le roi est nu : il pleure même. On nous avait promis « *le plus jamais ça* » et on a remis « ça », d'abord au Rwanda (Tutsi), puis en Iraq (Yesidi) et enfin aujourd'hui en Israël où l'on a tué des Juifs comme au temps des croisades, des pogroms espagnols et des tueries nazies. En cela, ses toiles s'apparentent à la littérature typiquement juive des désastres, à ces livres (*Ysker* et/ou *MemorBuch*), ces élégies (*kinot*) et pièces liturgiques pénitentielles (*selihot*)

rédigées, après chaque désastre majeur, de Mayence à Barcelone, en passant par Bruxelles. En 1370 des bonnes âmes bruxelloises accusèrent un certain Jonathas d'avoir, avec ses amis, profané des hosties consacrées. Après avoir avoué leur prétendu méfait sous la torture, ils seront brûlés en place publique. Une élegie en conserve le drame qui se joua à Bruxelles : *« Assis au bord de la Senne, je donne libre cours à mes pleurs en me rappelant le massacre atroce de d'Enghien, en pensant à l'horrible bûcher de Bruxelles ! Je suspends ma lyre aux saules du rivage. Hélas ! elle ne vibre plus que de lugubres lamentations, et mes accents sont devenus des sanglots ! ... J'abhorre l'astre du jour, sa lumière m'est insupportable ; elle me fait voir les meurtriers, se partageant avec des mains de sang, les dépouilles sacrées de mes sœurs ! Jonathas ! quand je pleure ta chute, c'est le cri de la veuve, c'est le gémissement de l'orphelin qui demandent leur pain quotidien. Hélas ! que de larmes ont coulé de leurs yeux, que de soupirs ont échappé de leur poitrine, depuis ton affreux trépas ! »* Richard, ces cris prononcés voilà plus de huit siècles sont tiens.

Joel Kotek, Historien et Professeur de Sciences Politiques.



Lundi 20 novembre



How do you Jew ?

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , mercredi 29 novembre 2023.



Descente de croix.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 30 novembre 2023.



Ecce homo.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 30 novembre 2023.

Ce 7 octobre 2023 a bien sûr été un bouleversement si violent, si traumatisant, pour chaque juif, donc pour chaque artiste juif, que beaucoup d'entre nous ne pouvons actuellement même plus écrire, peindre, jouer, filmer, tant nous sommes abasourdis et sidérés par ces événements en train de continuer à se développer sous nos yeux. Tout semble soudain être à redéfinir... Non seulement face à l'effroyable pogrom des barbares du Hamas, mais également face aux réactions si malveillantes et si haineuses envers Israël et les juifs de beaucoup d'institutions internationales auxquelles nous accordions encore naïvement un peu de confiance. Nous pensions que le vieil antisémitisme avait disparu après l'horreur de la Shoah, mais il est malheureusement encore bien présent et même accru par de nouveaux candidats à la haine et au crétinisme meurtrier.

Je connais peu d'artistes qui face à ce choc et à la terrible et infinie tristesse qu'il provoque, aient immédiatement réagi en les transformant en une nouvelle thématique de création, donc en un outil d'expression et de combat. Richard Kenigsman fait partie de ceux-là et l'exposition que lui consacre l'ECUJE aujourd'hui est à scruter avec attention car au-delà de son talent pictural, il devient aussi une sorte d'exemple emblématique de cette manière de réagir. Face à la douleur, il y a des silences, il y a des murmures ou il y a des cris. Nul doute que la peinture de Richard Kenigsman est du registre du cri. L'écriture picturale qu'il a choisie convoque une sorte de spontanéité, d'immédiateté si radicales qu'elle ne laisse même plus place au désir d'esthétisme : elle crie du désespoir et ne se laisse perturber ou polluer par rien d'autre. Cette écriture si directe pourrait se classer dans certains courants picturaux contemporains : la figuration libre, la trans-avant-garde, le néo-expressionnisme, voire le néo-surréalisme. Je ne crois pas utile de l'enfermer dans l'une de ces catégories, mais je dois avouer que cette dernière référence au « surréalisme » me semble curieusement proche de la dimension de l'événement du 7 octobre 2023 lui-même. C'est « à côté », « au-delà », « sous », « sur » toute réalité, tout réalisme...

La manière dont Richard Kenigsman a peint et titré cette série d'œuvres m'évoque beaucoup de réflexions éparses :

- Richard semble insister dans les légendes des œuvres pour dire que son matériau est du Kraft « recyclé ». Or je crois que par nature, le papier « Kraft », est toujours un papier « recyclé » (à partir du chanvre de Manille, du pin ou du sapin). Peut-être le fait-il alors parce que les événements du 7 octobre 2023 « recyclent » nos catégories mentales et nos références. Par ailleurs, le Kraft est reconnu comme l'un des papiers les plus « résistant », l'adjectif qui définit le mieux la position existentielle aujourd'hui pour chaque juif...

-La récurrence dans cette série de la tête d'un « roi » semble une question symbolique ouverte. Ce « roi » est-il la figure de Dieu ? De la majesté du peuple d'Israël ? Du juif ? Du Messie (« On arrive ») ? Des rois mages (« Alors les cadeaux cette année c'est quoi ? ») ... Sûrement de toutes celles-ci en même temps. Et quand le roi pleure (« Larmes aux yeux... L'arme à l'épaule... »), ce sont toutes ces figures qui pleurent. On peut aussi remarquer que la couronne de ce roi semble composée de pyramides juxtaposées. Serait-ce l'asservissement en Égypte qui ressurgit ?

-La représentation répétitive de livres de Torah dans ce travail pose également la question de sa symbolique. Elle s'affirme tantôt comme arme, un obus de char (« Du trauma au combat »), tantôt comme outil de libération, s'échappant d'une cage (« Ne lâchons rien, libérons nos lumières ») ou y étant encore enfermés (« Le bout du tunnel ? »), tantôt comme proie mangée ou léchée par des figures inquiétantes (« Yiden s'brend », « Les loups sont entrés »), tantôt comme la semence du futur (« Immondation », « Tomorrow », « Qui veut vivre est condamné à l'espoir même s'il ne tient qu'à un fil »). Elle est, là aussi, toutes ces figures à la fois et apparait comme la réponse pérenne et récurrente à la menace.

-Il y a également, comme c'est naturel dans la peinture qui n'est pas un discours, un champ qui reste ouvert aux ambiguïtés d'interprétations. Par exemple cette œuvre « Innommable. Non ! », où 10 couteaux remplacent les 10 commandements. Ce sont, bien sûr, 10 agressions contre notre Torah par nos ennemis, mais cela se lit également comme si c'était là notre nouvelle Loi et si la violence, la riposte et le combat devaient remplacer la précédente. La possibilité qu'à la peinture, par rapport au discours écrit, de conserver une incertitude dans l'interprétation montre ici toute sa puissance.

Je ne viens ici que de poser quelques premières questions autour de ces travaux de Richard Kenigsman. Mais à vrai dire, sous une forme picturale faussement simple, c'est chaque œuvre de cette exposition qu'on peut interroger et analyser en abîme, comme on peut le faire de l'évènement du 7 octobre 2023 qui lui a servi de support...

Alain Kleinmann, peintre.



Au sortie des ténèbres

Huile et fusain sur papier Kraft
recyclé (50 x 50 cm)

mercredi 6 décembre 2023



C'est vivant , Sevivon Sov Sov.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 4 décembre 2023.



Raser les murs , la tête basse , Non !

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm), jeudi 14 décembre 2023.

Ne pas s'interroger sur la nature du collectif ayant perpétré le massacre de masse du 7 octobre en Israël, c'est s'interdire d'en comprendre ses représentations, objectifs et stratégies pourtant déjà à l'œuvre de façon pluri-décennale voire multiséculaire. Et c'est prendre le risque majeur et irresponsable de le subir à nouveau.

1/De l'islamisme radical en général, et des Frères musulmans en particulier

Idéologie fanatique consistant à politiser à outrance l'islam et à en interpréter dans un sens impérialiste, littéral et absolutiste des passages du Coran (le récit, au sens transcendantal divin du terme), l'islamisme est parfaitement connu et étudié. En son sein, les Ikhwan, les Frères musulmans, constituent l'une des mouvances les plus dangereuses. Créée en 1928 en Egypte, la confrérie s'est étendue dans l'ensemble du monde musulman et le Hamas en est la branche palestinienne. Rupture avec l'Occident (fantasmé) aux influences néfastes, rejet viscéral des arts, prédication au prosélytisme agressif, dogmatisme, pratique de la Takkyia (dissimulation légitime), exercice constant des rapports de force et usage de la violence dès que ceux-ci paraissent favorables, phallocratie et homophobie outrancières et – bien entendu – antisémitisme crasse, caractérisent cette mouvance interdite même dans plusieurs des cinquante-sept Etats musulmans et surveillée dans trois dizaines d'autres. Les Frères ont déjà abattu nombre de responsables politiques dans le monde musulman (à commencer par le faiseur de la paix de Camp David, Anouar el Sadate) et soumis à leur fêrule totalitaire des millions de femmes et d'hommes.

2/Du rejet de la solution des deux Etats

Le Hamas naît en 1987 en rupture avec l'Organisation de libération de la Palestine de Yasser Arafat, jugée non seulement complaisante avec « l'entité sioniste » (alors même qu'aucun processus de paix n'est encore enclenché !) mais très insuffisamment respectueuse de la pratique rigoriste de l'Islam ; son concepteur, le Sheikh Yassine, est un militant fanatique de longue date. Sa charte fondatrice reconnaît – en la critiquant sévèrement – l'OLP, mais préconise surtout l'application stricte de la sharia et rejette toute reconnaissance d'Israël. Même lorsque celle-ci sera amendée au cours des années 2000, expurgée de ses passages les plus grossièrement antisémites, la charte du Hamas n'envisagera, à la condition d'un retrait total d'Israël (jamais reconnu comme Etat légitime) aux lignes de cessez-le feu de 1949, qu'une trêve provisoire et en aucun cas un accord de paix. Empiriquement, le rejet total de la solution à deux Etats est établi puisqu'entre la signature des accords d'Oslo de septembre 1993 et le retour au pouvoir du Likoud en mai 1996, alors que se déroule un processus de paix authentique entre un gouvernement israélien de gauche et l'Autorité palestinienne (émanation de l'OLP), le Hamas assassine plusieurs centaines de civils israéliens dans les rues, les bus, les écoles, les restaurants, hôtels et autres discothèques (déjà...) de l'Etat juif, contribuant dramatiquement à orienter l'électorat israélien et à briser la confiance dans ledit processus. Sa violence extrême se poursuivra, y compris via un putsch en 2007 contre l'Autorité palestinienne à... Gaza, territoire vidé par Israël de toutes ses implantations et bases militaires deux ans auparavant. Tels sont les motifs – à commencer par le fait de s'en prendre très majoritairement à des civils et de façon discriminée – qui valent au Hamas d'être qualifié de groupe terroriste par presque tous les Etats démocratiques depuis plusieurs décennies.

3/D'un antisémitisme débridé et incandescent

Si l'islamisme est par nature (raciste et) antisémite, le Hamas incarne la quintessence du phénomène. On a déjà évoqué sa charte originelle, dont les termes violemment antijuifs sont régulièrement prononcés dans des discours enflammés de nombre de ses responsables – y compris hors périodes de conflit de haute intensité et même si le terme « sionistes » est employé dans une sémantique tactique – mais là encore, l'exercice empirique de la violence sur le terrain, factuellement, le démontre clairement ; ainsi, jamais une cible israélienne non juive n'a été visée, ni dans des actions violentes au sol, ni par voie balistique. Concrètement, le Hamas n'assassine que des citoyens juifs tandis que 20% de la population israélienne est arabophone, très majoritairement musulmane. Certes, durant la tuerie du 7 octobre 2023, plusieurs citoyens non juifs ont été abattus mais en tant que « traîtres », la plupart ayant tenté de protéger leurs concitoyens juifs attaqués, eux, en tant que tels. En outre, les centaines de milliers d'ouvriers palestiniens travaillant dans la construction en Israël et, parfois, dans les implantations, n'ont jamais été abattus, et aucun massacre de civils égyptiens ne fut perpétré par le Hamas en dépit d'un blocus égyptien de Gaza plus sévère que celui israélien...

4/D'une volonté génocidaire

L'antisémitisme ne mène pas systématiquement à l'exercice de la violence. Quand celui-ci apparaît tout de même, il ne prend pas mécaniquement la forme d'assassinats collectifs. Quand ceux-ci sont perpétrés tout de même, ils ne prennent pas mécaniquement l'aspect d'actes génocidaires. Le 7 octobre 2023, les hommes armés du Hamas recherchent activement – outre des militaires à capturer et/ou tuer – des civils juifs, les pistent, les traquent méthodiquement en tant que tels. Puis ils assassinent, violent, humilient, éviscèrent, torturent et carbonisent dans une orgie de sang qui rappelle précisément les pratiques déshumanisantes enregistrées lors des grands génocides arménien, juif et tutsi. A l'instar des islamistes radicaux de Daesh (l'Etat islamique), ils ajoutent à l'horreur de leurs actes leur monstration en les filmant parfois, en en témoignant auprès de leurs proches mais aussi auprès des familles des victimes pour s'en vanter. Les femmes, notamment, sont réifiées et esclavagisées à la manière dont les SS percevaient les Stuks (les pièces, au sens d'objets, de morceaux), les corps des Déportés. Absolument toutes les pratiques du Hamas le 7 octobre dans les communautés du sud d'Israël assaillies sont constitutives de crimes de génocide, y compris celle, postérieure, consistant à nier leur perpétration : ici, un responsable dément totalement au mépris de l'évidence filmée ; là, un autre sur-minimise en prétendant contextualiser et en évoquant « de possibles erreurs » ; ailleurs encore un troisième inverse la charge de la preuve dans un complotisme permanent et caractéristique des Frères musulmans.

5/De l'apocalypse

Se contenter d'évoquer « une attaque » pour qualifier le coup de force du Hamas le 7 octobre 2023, c'est donc mentir par omission et interdire à l'auditeur ou au lecteur de comprendre la nature clairement pogromiste du carnage sans précédent depuis les marches de la mort nazies de 1945. C'est aussi ne pas faire cas du caractère non seulement fanatique mais apocalyptique d'une partie au moins du Hamas, inconséquemment négligé par des gouvernements israéliens ayant cru à son apaisement par l'argent du Qatar et sa gestion juteuse.

En réalité, comme dans la fable populaire et conformément à la nature profonde des groupes et régimes politiques et/ou religieux les plus fanatiques, le « scorpion » n'a pas suivi des intérêts objectifs mais sa nature profonde, et la « grenouille » en a péri.

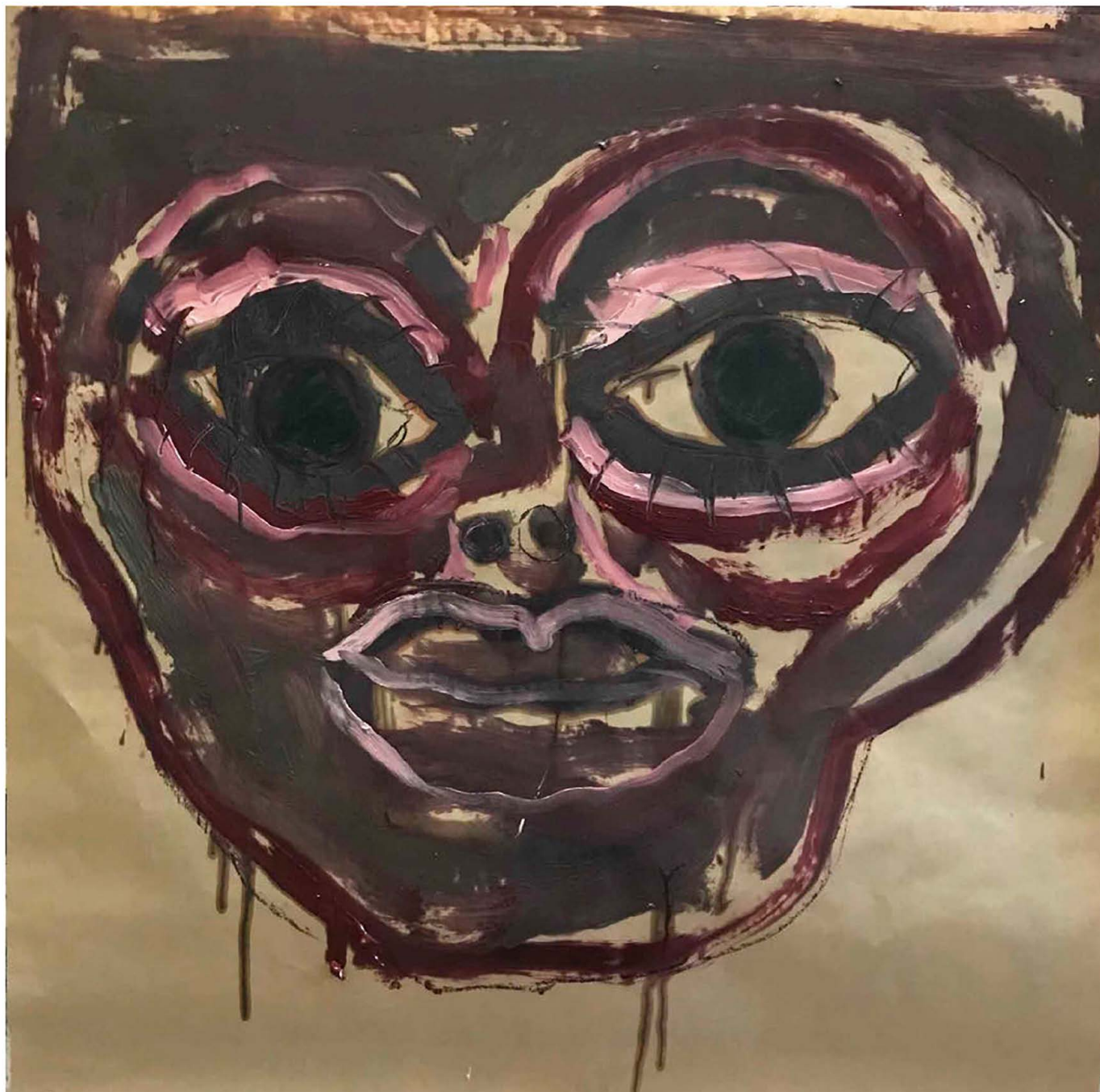
Jamais Israël n'aurait pu riposter aussi massivement, et jamais il n'aurait obtenu un tel soutien américain et occidental (ni une telle tempérance de quantité de régimes arabes), si le Hamas s'était « contenté » d'une opération militaire classique, y compris en Israël-même. Or, la morbide volonté individuelle de mourir en « martyr » d'une part, celle collective de déclencher le chaos par une destructivité sans retour d'autre part, et un antisémitisme frénétique dans tous les cas, se sont conjugués pour que soit commis un crime génocidaire aux conséquences désastreuses pour lui et le peuple qu'il prétend représenter et défendre. Rarissimes sont heureusement les régimes apocalyptiques ; le Hamas en est un.

**Frédéric Encel, professeur de relations internationales et de sciences politiques à la
PSB Paris School of Business- Sciences Po, Paris .**



Sortir des ténèbres

Huile et fusain sur toile de lin (54 x 58 cm)
mercredi 6 décembre 2023



**Pour les otages pas de solstice ce 22 décembre .
Leurs nuits sont toutes les plus longues de leur vie .**

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm), jeudi 21 décembre 2023.

Rien n'est plus impossible à un adulte : saisir l'instant du traumatisme par une représentation graphique. Rares sont les artistes qui ont essayé de retrouver ce sens du tragique de nos existences exprimé dans un dessin d'enfant de cinq ans. Picasso, peut-être, qui tentait désespérément d'y parvenir ; plus sûrement Chagall. Le trait ne recherche pas la précision photographique : le contour est suggéré, la couleur déborde mais ces « maladroites » donnent accès à l'indicible, à l'insupportable, à l'innommable qu'il faut bien pourtant nommer. C'est bien connu la lumière entre par la faille.

Comme un enfant Kenigsman peint sur le support qui s'offre à lui et qui est la matière première, la première trace, des effroyables circonstances dont il faudra conserver la mémoire : « ... sur papier Kraft recyclé » ! Kraft, ai-je appris, est un patronyme allemand qui dit la force. Un nom proche de Graf, le petit Hans. C'est du papier, c'est fragile mais c'est solide. C'est « recyclé » comme les innombrables tueries, viols, démembrements, dont les huiles du peintre nous disent l'infamale répétition, pourtant différente à chaque fois.

Enfance retrouvée avec son cortège de cauchemars auxquels il est fait allusion : le Roi, le loup, les tanks pour jouer au trauma et faire semblant de combattre comme le font instantanément les petits pendant les guerres, les oursons... Le tout sur fond d'une déchirure qui se substitue à la spaltung du sujet (sa division par le langage) comme on le voit si bien dans « How do you Jew ». Ce witz, ce trait, cet éclair qui vient coupé, tranché le Juif en son cœur.

Ceux qui ont commis ces actes au-delà de l'imaginable mais qui les ont filmés voulaient nous réduire à l'état de la peluche du « Ecce homo » sur lequel s'exerçait sans doute leurs fantasmes sadiques. Eux ne se posaient pas la question de savoir s'il fallait donner à voir et à partager leurs jouissances morbides. En proie au mal absolu ils s'adonnent, comme le dit Daniel Dayan, « au plaisir et à la jouissance trouble que suscite la souffrance d'autrui. » A ceci près qu'il n'y a pas d'autrui pour eux. Raison pour laquelle ils s'en sont pris à ceux qui représentent un espoir de paix : les enfants, les femmes, la jeunesse pétrie d'idéaux généreux. Eux étaient de gauche et ont dû perdre leurs illusions sans renoncer définitivement à espérer que le prochain « programme » de gauche ne soit pas annonciateur du prochain « pogrom ».

A l'instar des dessins de Charlotte Salomon ces œuvres de Kenigsman inscrivent dans l'ineffaçable la vie des Juifs qui, eux, ont « choisi la Vie ».

Jean-Pierre Winter, psychanalyste, écrivain, Membre de Schibboleth -Actualité de Freud et président du Coût Freudien.



Mardi 6 février 12 h



Tomorrow .

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(50 x 50 cm) , mercredi 29 novembre 2023.



**L'Empire des lumières d'après René Magritte.
 Pour les 21 soldats qui ont peut-être rejoint l'Empire des lumières.
 "Partir en majesté " Sarah Cattán.**

**Lazar - Hadar Kapeluk - Sergey Gontmaher - Elkana Yehuda Sfez - Yoav Lopez - Yoav
 Levi - Nicholas Berger - Cydrick Garin - Rafael Elias Mosheyoff - Barak Haim Ben Valid
 - Ahmad Abu Latif - Nir Binyamin - Elkana Vize - Israel Socol - Ariel Mordechay
 Wollfstal - Sagi Idan - Mark Kononovich - Itamar Tal - Adam Bismut - Shay Biton Hayun
 - Daniel Kasau Zegeye**

A la mémoire de Dan Wajdenbaum הי"ד ,24 ans.

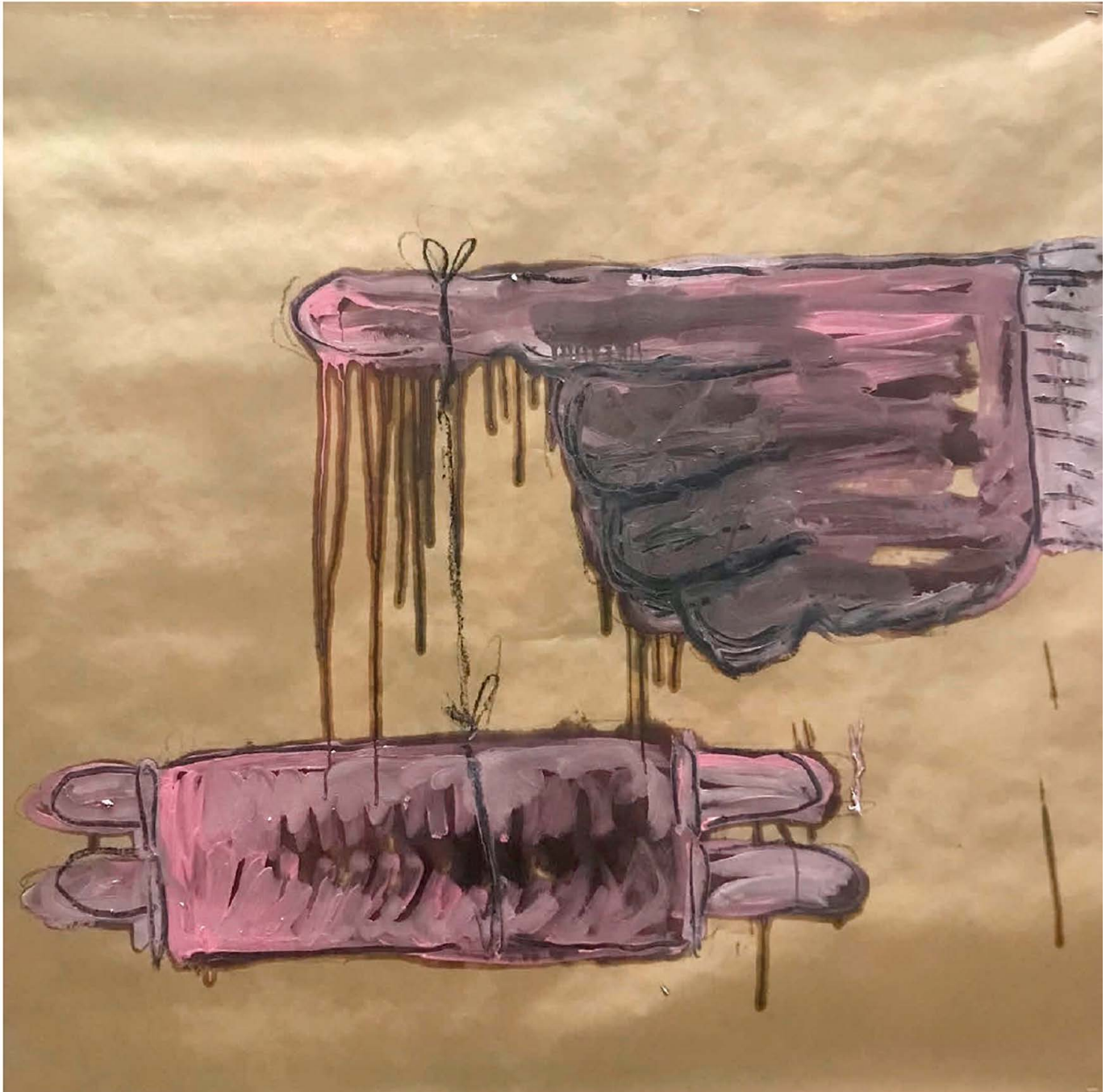
Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
 (100 x 100 cm) . mercredi 23 janvier 2024.



Le 27 janvier 2024 , journée européenne pour se souvenir.

"Les penchants criminels de l'Europe démocratique ».
Jean-Claude Milner. Paris, Editions Verdier, 2003.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 24 janvier 2024.



Qui veut vivre est condamné à l'espoir même s'il ne tient qu'à un fil . (Entendu dans Shoah de Claude Lanzmann)

Huile et fusain sur papier recyclé (100 x 100 cm) , jeudi 1er février 2024 .



éclipse

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , jeudi 15 février 2024.



L'air sera-t-elle bientôt irrespirable?

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 19 février 2024.

Personne n'est sorti indemne des terribles événements du 7 octobre 2023. Pas seulement le peuple juif, mais l'humanité entière subira les conséquences du massacre antijuif le plus important du XXI^e siècle. Pour beaucoup, la sidération s'est ajoutée à l'impuissance à agir : comment aider Israël, le peuple juif désorienté, et l'humanité en tout homme bafouée, et par là même, s'aider soi-même à dépasser un traumatisme qui depuis ne cesse de hanter les consciences ?

L'exposition qui s'ouvre à l'ECUJE, présentant les œuvres inquiétantes de Richard Kenigsman créées dans le sillage des massacres du 7 octobre en Israël, est l'une des réponses apportées face à l'abattement général. Car par leur préméditation, leur ampleur et leur horreur, ces massacres justifient une réflexion sur le mal qui pervertit tout groupe humain, dont les réflexions actuelles et futures ne pourront faire l'économie.

Alors que la tristesse a englouti les cœurs, R. Kenigsman a trouvé refuge dans son art, transformant la douleur en expression visuelle. Avec une discipline artistique, les émotions s'expriment avec une clarté poignante, tant pour celui qui peint que pour celui qui contemple. Ses réalisations, empreintes de simplicité, pourraient être perçues comme enfantines. Mais en réalité, elles portent une profondeur incommensurable, reflétant la détresse et l'angoisse ressenties face à la violence insensée. Chaque trace couchée sur la toile est chargée d'une émotion brute, capturant l'essence même de la tragédie.

Pour l'artiste, dessiner semble bien davantage qu'une simple activité artistique. C'est un moyen de faire face au mal qui a ébranlé son âme, un processus de guérison et de résilience. Ses œuvres sont dès lors une ode à la force humaine face à l'adversité, une affirmation de la capacité de l'art à transcender la souffrance.

Ainsi, ses "pinceaux trempés dans les ténèbres d'une immonde éclipse" (dixit R. Kenigsman) touchent l'âme même des contemplateurs au plus profond de leur être. Que ce soit en évoquant leur propre douleur ou en suscitant une réflexion sur les tragédies qui affligent le monde, ses œuvres résonnent avec une puissance émotionnelle indéniable.

En contemplant ces dessins, nous sommes invités à nous connecter à notre humanité commune, à partager la douleur et l'espoir qui habitent chaque forme tracée par l'artiste. Car c'est dans la reconnaissance mutuelle de nos souffrances et de nos luttes que réside la possibilité de guérison et de transformation.

Sandrine Szwarc, Historienne du Judaïsme contemporain, enseignante à la Sorbonne et coordinatrice des enseignements à l'Institut Universitaire Elie Wiesel.



Fatale attraction

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(100 x 100 cm) , lundi 4 mars 2024.



Les yeux

Les yeux sont là. Les yeux pleurent
 Les yeux du roi racontent une histoire
 Les yeux je les ai vus
 Les yeux sont là pour qui, pourquoi ?

Pour rappeler, pour nous retrouver
 La honte et la certitude que l'oubli ne passera pas
 Fumer une Torah pour nous enfumer,
 Fumer une machinerie avec des lunettes
 Et bien sûr faire entrer des enfants

Le Roi est là
 Une présence qui signifie le vide
 L'horreur, le traumatisme, vert de peur
 Les yeux je les ai vus.

Antoine Grumbach, Architecte, Urbaniste, Land artiste (Les yeux du ciel).

DESSEINS DE VIE **figurer contre la défigure**

Thibault Moreau

Un homme, sous le choc et dans l'après-choc du 7 octobre 2023, peint, tous les jours, comme un homme se lève, se met debout, depuis « ce jour maudit » où les digues de l'humanité ont été enfoncées, violées, comme les frontières d'Israël, comme l'intégrité du corps du peuple d'Israël, comme le corps de l'humanité... et tandis que ce crime, ces massacres, ces sacrifices humains, poursuivent leur effet, leur dévastation comme le souffle d'une explosion, comme une onde toxique, comme une nuée radioactive se propage à travers les nations et les hommes et dans le cœur de chacun d'eux suivant la façon qu'ils y réagissent : ceux qui ont été, sont ravagés, traumatisés par ce qui s'est passé, à des degrés divers... et ceux qui se protègent d'en être touchés dans leur humanité, en s'indifférant, en ignorant l'évènement, détournant le regard ou l'écoute, ou s'anesthésiant, voire, plus loin en déniaient, et plus loin encore en projetant, refaisant l'histoire de sorte que ce qui s'est passé n'aurait pas eu lieu, n'aurait pas lieu dans l'histoire, quitte à en rajouter au crime commis, et y participer, en pensée ou en acte... ceux pour qui cet évènement a forcé une brèche dans l'interdit d'assassiner, a réalisé un fantasme et a autorisé excité, sa poursuite, sa réalisation individuellement et en groupe, par procuration ou directement...

C'est dans ce moment terrible du monde que l'homme Richard Kenigsman, a pris ses pinceaux et ses feuilles de papier Kraft recyclé et a peint, dessiné, donné des titres à ses tableaux, et qu'il montre ce qui ne se voit pas tout de suite, par-delà ou au-dedans de ce qui est vu, qui restaure un regard, fait entendre une parole au milieu des cris de douleur, d'appel, ou des vociférations de haine, des jouissances silencieuses des téléspectateurs en horde muette, ou des masses d'émeutiers anti-Israël, anti-Juifs, hurlant à la mort, au lynchage, à l'extermination des Juifs hors d'Israël, hors de l'humanité, pour que s'assouvissent sur eux la haine, la pulsion parricide, la pulsion du meurtre de la loi (« Innommable. Non ! – Nommons l'infâme lorsque les mots déguisent les maux – Dix paroles égorgées. » vendredi 17 novembre 2023), et plus loin l'anéantissement de l'homme, de l'humanité de l'homme, de l'humanité en l'homme.

Ce geste, face à et dans cette déferlante, cette « immonde éclipse » dit Richard Kenigsman, « déshumaine » dit Michel Gad Wolkowicz, geste de survie, de vie, de vie malgré tout, de vie surtout, je le lis comme celui d'un enfant qui, lorsqu'il a quelque chose à dire (sait-il vraiment quoi ? peu importe, il y a à dire), prend un feutre, un crayon, un pinceau, ses doigts, et trace, couvre, colorie, dessine, peint, grave, imprime, modèle.

Et qui s'assoit à côté de lui, à hauteur de visage et de parole, peut entendre ce qu'il dit : l'histoire qui se raconte, bien souvent trouvée en même temps que les mots dans l'aller et retour de la conversation ; pour que l'histoire advienne et ses tissages de sens, il lui faut quelqu'un qui l'écoute, et il faut à qui l'écoute y mettre du sien, lâcher la bride de la raison, et retrouver la voie du génie d'enfance en soi : alors les dessins, les peintures peuvent parler.

C'est la pratique du squiggle (Donald Woods Winnicott), menée à deux : le premier trace sans réfléchir quelque chose sur la feuille, quelquefois réussi au point de sembler informe, à partir de quoi l'autre invente une variation sur ce tracé, la complétant, modifiant à sa guise, pour en faire

apparaître une figure – de quoi une histoire prendra corps, des histoires se fileront.

Aller trouver ressource dans le génie de l'enfance, ce moment de la vie de chacun, en chacun, quel que soit son âge, que naissent, se conçoivent et se forment, la figure et la parole, visages et emblèmes de l'humanité — voici un sens de ce catalogue, de cette exposition : à partir de l'informe, du détruit, rendre formes, textes, images, sentiments, pensées... et, ensemble, reprendre vie, reprendre parole...

Que nous racontent, que me racontent ces tableaux, les titres et les mots du peintre ?

Je prends les deux premiers l'un de couverture, l'autre d'ouverture et voici :

Premier tableau

Une tête d'homme couronné, barbu, pleurant, la bouche tordue, portant des rouleaux de la Thora, de la même couleur que la couronne... son manteau est rouge, rouge que l'on retrouve par taches sur son visage, dans sa barbe ; un rouge couleur de sang qui sèche.

Le titre : 7-10-2023. Une date du calendrier de l'ère commune : une date pour tout le monde.

En sous-titre : *Larmes aux yeux ... l'arme à l'épaule*. C'est le chemin que fraie ce livre. Un chemin du dedans, de peinture en peinture ; celui qu'elles font faire, ont fait faire – autant qu'elles ont été faites en chemin, par ce chemin, que retrace celui qui se livre à leur regard. C'est un livre qui depuis la douleur, dans la douleur, part pour la guerre, fait la guerre, garde l'arme à l'épaule : pour tirer, pour marcher.

Les yeux ont vu.

Le tableau date du 27 novembre 2023 ; jour 51.

Ils pleurent comme on saigne : blessés ; envahis de larmes.

Richard Kenigsmann, c'est son nom, le nom du peintre, un nom de roi. Richard signifie « chef-fort » ; Kenigsmann, l'homme noble, l'homme du roi.

L'homme que l'on voit avec sa couronne est le roi de Richard, il pleure, il pleure ses enfants ; « La couronne tremble mais ne tombera pas », dimanche 15 octobre 2023.

Deuxième tableau

« Sauvez nos enfants », 10 octobre 2023. Tableau du troisième jour.

Un homme couronné, fort, les deux pieds-souliers solides sur le sol, c'est le roi, je le reconnais, celui que l'on a vu sur la couverture, un roi campé au fusain, peint de rose et de noir, qui presse contre ses flancs deux oursons, des oursons d'enfants, des oursons-enfants, il les protège ; les a-t-il sauvés d'un péril, les garde-t-il contre lui à l'approche de celui-ci, ou bien les deux, on ne sait pas ; ou peut-être les enfants ne sont-ils plus là ? Je regarde son regard ; son œil gauche me fixe, mais aussi comme s'il regardait au-delà de moi, comme un regard qui a vu quelque chose et fixé au-dedans sur ce qu'il a vu ; l'œil du tableau « Que vais-je découvrir ? », dimanche 15 octobre 2023 ? L'autre regarde sur sa droite ; il s'inquiète ou avise. Cherche-t-il d'autres oursons ? Les enfants ? Sa bouche les appelle-t-elle ? Crie-t-elle leurs prénoms ?

« Sauvez nos enfants ». Pas « sauver » ; non, « sauvez » ; c'est un appel. Une prière. Adressée à ceux qui peuvent, savent le faire. Les défenseurs. Ceux qui ont l'arme à l'épaule. C'est pour cela, la guerre, pour sauver les enfants. Les enfants, ce sont les petits, ceux qui ont des oursons, mais aussi les enfants d'Israël, les Bnei Israël, qui sont en danger, en danger de mort : « Les loups sont entrés », jeudi 2 novembre 2023. « Sauvez nos enfants » ; pas « les enfants ».

J'ai dit que le roi était peint de rose et de noir. En regardant de plus près, ce n'est pas du noir ; c'est du sombre, un jus de ténèbres qui se souvient de plusieurs couleurs ; et en effet, les pinceaux sont trempés « dans la boue, au fond des bocaliers qui servaient à les nettoyer ». (Richard Kenigsman). Le roi, les oursons sont dessinés à gros traits ; la peinture est barbouillée – à la hâte ? ... ou à la peine ? ... toute la feuille froissée, de papier kraft, kraft signifie force, résistance, toute la feuille n'est pas recouverte... fallait-il peindre vite... ou la force a-t-elle manqué ? ou le goût ? pour tout recouvrir, pour « finir » le tableau... peut-être qu'il est ainsi « quelque part dans l'inachevé » (Vladimir Jankélévitch), appelant dans sa forme même à poursuivre la série infinie qu'il ouvre ?

130x100cm ; le tableau est de la taille d'un enfant.

Ces tableaux sont aussi de taille à faire la guerre aux écrans qui répliquent multiplient essaient à l'infini l'idole et le goût de la mort, comme jadis Radio Mille Collines appelait au génocide des Tutsis ; ils combattent, font la guerre pour nos enfants contre ceux qui, avec les enfants, avec leurs enfants, assassinent l'humanité.

Thibault Moreau

Psychanalyste, Reims

Vice-Président de Schibboleth – *Actualité de Freud*



Nouzôtres et Vouzôtres.

Huile sur toile de lin
(130 x 90 cm) , mercredi 26 février 2025.



Pour en finir avec la question des colombes

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé (100 x 100 cm) ,
lundi 29 mars 2024.

D'une mélancolie du destin à une conscience hypothétique : la conscience est alors une langue étrangère. Une langue-à-venir.

Post-face

Michel Gad Wolkowicz [1]

Car, malgré la peine et la douleur, nous continuons à espérer. Une véritable épreuve psychique qui participera du **défi éthique et artistique, ainsi saisi d'une bouleversante inquiétante étrangeté**, envahi d'une infinie tristesse et d'un sentiment de responsabilité écrasant devant la tâche qui lui incombe : rendre aux victimes une place dans l'histoire, y inscrire leurs noms, leur rendre un visage, leur construire une sépulture en même temps que leur histoire. Quand l'absence est le seul contenu et la seule forme de survivance. Comme le délire, l'œuvre doit sa force à la part de vérité historique qu'elle met à la place de la réalité, et la puissance de l'image est moins dans l'indéfinie représentation de la représentation que dans son abîme; comme geste qui symbolise le travail psychique de filiation et la perpétuation du lien entre les vivants et les morts.

Le processus de création répète ainsi le traumatisme, l'œuvre étant à la fois ce non-lieu qui hante nos têtes, les corps ensanglantés ou réduits en cendres n'en finissent pas de disparaître, et la restauration de ce qui a été anéanti, annihilé, par la destructivité, le déni, l'éradication de ces lieux de vie, de promesse, de danse, de culture, par l'effacement des traces, des gestes, pourrait comporter banalisation et tentations esthétiques narcissiques. **L'œuvre est le lieu de sépulture qui, chez les humains, dans leurs échanges, permet la survivance d'un humain dans un autre humain.**

L'événement de sens y est effet de désignification, la rencontre y appelant l'altérité interne « dans le doute sensible », comme l'appelle Weiszäcker, où l'art peut restituer, amplifier la pensée, et le deuil est appelé à sortir du vide, reconnaissant l'insistance d'une filiation, la rencontre y appelant l'altérité interne dans le doute sensible où l'art peut restituer, amplifier la pensée. Cette œuvre de sépulture ne vise **rien moins qu'à la reformulation de la notion d'ancestralité, moins sur le fond d'un « trésor symbolique » que d'une « résonance matérielle »**.

D'une mélancolie du destin à une conscience hypothétique : la conscience est alors une langue étrangère. Une langue-à-venir. N'hommer la conscience est alors une langue étrangère. Une langue-à-venir. N'hommer ? L'image présentée est proche de ce que serait l'image matricielle, image source des constructions à-venir, trouble des temps mélangés. C'est aussi à l'œuvre, donnant mémoire de l'infantile et de la construction, qu'il reviendrait, comme au rêve, d'accorder au visage la primitivité humaine qui tient dans cette immobilité fixe, dont l'événement porte une présence à la plus forte intensité. Et *l'informe primitif de la figure humaine* manifeste, en un sens, que **cet art de l'altération qui révèle la figure est aussi un art de la restitution qui capte**, détient et révèle ce qui par ce visage est passage et plus fragilement vivant, le masque, *l'extase immobile*, rendant à la figuration une étrangeté, polysémique et inactuelle. « *Déliement de l'âme en remontant* », écrit Walter Benjamin.

. L'œuvre est ici une « épreuve de vérité psychique » et de responsabilité généalogique où se laissent produire *les figures du Nom*. Ne s'agit-il pas pour le rêve, en construisant une sépulture, tel que celle dont le sommeil, dans son rêve, pourrait se donner la tâche, de recevoir les visages et de leur donner image – image qui a vu ?

Paul Celan : « *Dit le vrai qui dit l'ombre* ». Comment recueillir les voix mortes, les regards hantés, qui nous appellent ? Zikharon. *L'artiste comme l'analyste ne doit pas être si éloigné de cette modalité d'existence – entre fantôme et réalité, entre survivance et réminiscences*.

Se voyant pensée dans l'horizon d'un *dessin/dessein/Dasein*, la fundamentalité de l'œuvre consiste, en ce qui fait événement, entre sédimentation et métamorphose, et qui porte une présence à la plus forte intensité. Se remémorer en hébreu, la mémoire est tournée vers l'avenir, comme le signifie le *Kaddish*, la prière que l'on récite pour les morts, et qui tend vers une sanctification de l'Éternel et s'adresse à leurs enfants et à la perpétuation de la vie... Et qu'elle ne puisse se dire qu'en présence de dix hommes, *le Minyan*, inscrit l'advenir de l'enfant, sa construction, dans le lien du singulier et du collectif, l'entre conflictualisable identité - appartenence, a contrario d'une identification mimétique, et dans la transmission comme désir et processus. **C'est porter une mémoire vers, comme porter un nom** c'est se porter vers un nom, pas une incarnation moïque. Ce n'est pas une mémoire compulsive, glaciaire. **L'œuvre est un makom**, ce lieu d'un hébergement psychique, contenant de traces, d'empreintes, des brisures, des traumatismes. « *Les mots manquent, là où nous avons manqué aux mots* », selon l'expression de George Steiner.

L'art, comme l'humour, tente de donner des représentations à l'irreprésentable, et c'est le rôle de l'artiste comme de l'analyste de penser l'impensable, d'imaginer l'inimaginable, d'éprouver des affects là où le psychique est gelé par l'effroi. Une œuvre, mise à l'œuvre. La vie s'anime, *un travail de mélancolie*. L'art serait une marche vers la mort (Motty Omer), et un triomphe de la vie (P. Restany). La beauté formelle ne participe-t-elle pas à produire du sens, à questionner ce qui participerait d'un fonds commun, avec les signifiants, les gestes, les événements tragiques ? Un matériau d'interlocuteur éveillant cette puissance de l'image et des métamorphoses qui émergent avant tout des mots du langage. La mémoire peut-elle se passer des noms, des lieux, des figures qui, seuls, témoignent de l'insigne courage de se détacher de la masse ?

« Va pour toi », même « devant moi » dit le divin qui a le sens de l'humour », peint Richard Kenigsman.

"L'ombre de l'œuvre ": « Qui appartient au peuple du Livre se doit de peindre l'impossible », écrit Barnett Newman. Entre survivance et réminiscence, l'âme de l'artiste est une surface de résonance langagière où se forme le nom des choses. L'image est arrêt sur le langage, l'instant d'abîme du mot. Comme le rêve, le visage touche au mort, au vif, et le tableau n'est-il pas l'ombre des mots, d'un récit à l'autre ? **La vie remonte par « paquets de choses » qui se comportent comme des marranes de l'histoire**. Son pouvoir de nommer à l'origine. La mémoire pèse plus que les souvenirs. Quelle mémoire chante et pleure dans la nôtre ?

Les parchemins peuvent brûler mais les lettres demeurent intactes. Elles sont indestructibles Car le plus grand danger n'est pas tant l'oubli de ce qui advint dans le passé que l'oubli de l'essentiel : comment le passé advint. Alors Nahman de Bratzlav avait cette habitude un peu folle de brûler lui-même ses écrits pour que les mots voyagent plus vite par la voie des nuages et du vent, et trouvent leurs justes destinataires.

Chaque récit est un poème, chaque poème est une prière, et de chaque prière nous ferons des histoires. L'origine n'est-elle pas dans ce qui se fait et se défait? *Revenir, c'est par là que passent tant la création artistique que la création dans la cure analytique.*

« *Tomorrow* », peint Richard Kenigsmann. « Les véritables souvenirs sont des souvenirs au présent (W.Benjamin, 1916), ils ne doivent pas tant rendre compte du passé que décrire précisément le lieu où le chercheur en prit possession ».

Cette ouverture par l'œuvre appartient à cet epos, une temporalité du visage se dessine à l'ouverture des mots des choses invitant à ce dépassement de l'image par l'image et nous donne à nous représenter cette conception benjaminienne de la mémoire comme activité de fouille archéologique quand il déterre un corps et modifie ainsi le sol même, sol sédimenté portant en soi l'histoire de sa propre sédimentation – où gisent les vestiges, trait après trait, couche après couche, retrait après effacement, l'archéologique conduisant là à un géologique qui est le temps propre d'un devenir de l'âme-fossile, une généalogie des lieux, des noms, des visages. Un lieu porte-empreinte. **Kenigsmann nous fait figurer l'image survivante, entre symptôme et fantôme de ce passé anachronique venant au jour du présent réminiscent.** Les détails de l'œuvre sont comme des restes de vie qui ne pourraient entrer dans le matériau du rêve de la nuit et qui, tenus à l'extérieur, deviennent des fragments séparés dont l'effet produit une extraordinaire violence physique et psychique.

La construction qui est la mémoire d'un passé irreprésentable et la voyance de l'image, le temps de sa métamorphose, entre figuration et abstraction, participe, dans la fundamentalité du travail de mélancolie, d'un bouleversement et d'un réaménagement poétiques. **La déchirure de l'image, *zurbild*,** bouleverse le cours du récit et trouble le représentable et vient en effet ruiner la représentation au moment où elle apparaît, sous l'espèce de ces êtres fantomatiques qui produisent une *traductibilité* et une énorme charge émotionnelle et spirituelle, l'œuvre restituant alors le pouvoir des ombres indistinctes – et de leur vertu guerrière –, restituant une capacité à se laisser transformer en ces puissantes réminiscences hypnotiques transférentielles. Il s'en dégage une émotion violente tant par leur composition puissante d'évidence que par l'impression oppressante qu'elles produisent. Les noms trouvent lieu dans ces figures de l'étranger du langage, celui-ci étant anéanti lorsque la guerre ne distingue plus rien, en attente des puissances mémorielles hypnotiques d'appel des images, où attendent en silence les noms des morts perdus. *De là dépend la figurabilité du langage!*

La fin du semblable-différent et la disparition de l'apparence, de la figure de la mort, caractérisent le déshumain, et celui-ci ne commence-t-il pas toujours – jusque dans le quotidien de l'homme – précisément par une perte des visages ? Fantômes et passions superposent des couches jusqu'au découverturement de l'image dans le temps de son hallucination, rendant sensible une *puissance du souffle indistinct*, ce qui insiste à en déterminer la singulière et puissante présence et la frappante beauté.

L'œuvre, lieu de condensation inactuelle des sédimentations et des transformations, des mouvements de l'informe, les modalités de deuil et de (re)création, des stigmates phylogénétiques et anachroniques des expressions pathiques, des non-lieux topiques d'effondrements psychiques passés, des puissantes réminiscences transférentielles et des agitations fixes-mélancoliques, vertigineuses.

Une véritable mise en abîme qui tient plus qu'à l'indécision de l'être, révélant un moment critique des héritages humains. La pluralité de significations de l'œuvre est en effet la condition même de son existence. Ces œuvres, selon la formule de **Willem De Kooning**, « résistent à toutes les interprétations et se transforment dans le même temps ». L'expérience vécue, ses tracés, se paient d'une épreuve psychique rendant une langue inconnue disponible à l'acte des choses, ou encore instauratrice d'une capacité tragique dans la recherche, nous faisant nous demander quelle en est la substance d'apparence. Ici le lieu du corps engage parole et mémoire, mettant fin au sommeil de l'oubli.

Le destin prend la forme de cet éveil et devient autrement pensable qu'à l'état d'un discours insomniaque, quand le rêve rêve de nouveau, alors mélancolique. *Seuls les noms résistent* et quand assassiner ne suffit plus, dans l'expérience de l'extermination, il s'agit de vouer l'humain au dissemblable, la « solution finale » consistant en ce qu'un peuple n'ait jamais existé. Alors c'est le rôle de l'artiste, comme de l'analyste, d'imaginer le traumatisme et la déshumanisation. *Ne pas céder à « l'inimaginable », à « l'impensable »*, à la négligence du temps et de la représentation.

Dans l'œuvre de Kenigsman, ce qui est bouleversant, c'est aussi le matériau de cette réminiscence. Il s'agit d'arracher à l'image sa dernière ressemblance : en faire la sépulture sensorielle de l'absence, se dessaisir – donc – de l'empreint. Le peintre interroge la substance de l'apparence humaine lui restituant sa capacité de résonance à partir de l'expérience violente de l'anéantissement du vivant humain, son œuvre comportant cette réanimation de ce vivant psychique inanimé dont le deuil est la mise en mouvement. Alors que la dépression est en effet cette expérience de la disparition et cette fascination par un état mort – peut-être un mort – qui serait alors la seule possibilité de conservation, sous la forme de la brumisation et du vivant inanimé.

L'événement créateur nous arrache à ce qu'il y a d'insupportable, comme dans le film *Shoah* de Claude Lanzmann qui identifiait le souvenir à la disparition absolue du souvenir, quand l'absence est le seul contenu et la seule forme de survivance.

« L'art aurait-il le pouvoir, comme le soutient Aharon Appelfeld, de sortir la souffrance de l'abîme » ? L'« âme » de l'artiste est une surface de résonance langagière où se forme le nom des choses, ce qui nous fait nous demander *comment l'image peut se concevoir depuis sa désimagination*. Être artiste, comme être psychanalyste, nécessite d'être constamment clivé, de pouvoir être déplacé par rapport à une idée totalisatrice du Moi.

L'artiste voit ensemble *humain-déshumain* dans un seul et même processus disposant de cette ressource animiste de produire des images, véritables interlocutrices du symptôme. Notons pourtant la relative impuissance de l'art face au malheur humain, écrit Freud dans *Malaise dans la culture*. La fonction de l'art se résumerait dans cette tentative pour provoquer une illusion faiblement efficace.

Le déni anti-traumatique : telle serait en quelque sorte la devise que Freud attribue à l'art qui peut trouver sa fonction dans son pouvoir d'effacement du traumatique, et transformer la blessure en parodie d'invulnérabilité. L'art aurait donc un pouvoir analogue à celui de la cicatrice qui peut être palpée en dépit de l'impossibilité de mettre en scène le souvenir qui lui correspond, assurant ainsi la fonction d'un cataplasme qui serait néanmoins gardien de traces inaccessibles, inscrites dans le corps. L'art et l'humour s'y conjuguent.

L'œuvre de Richard Kenigsman dans l'approfondissement de la mémoire, des traces, des filiations de pensée et de vie, des modalités de transmission, des représentations intimes et collectives, a alors une portée universelle, au travers *l'unheimlich* du langage, de *l'ici-en-deux* de la situation analytique, ou de la scène artistique, de l'anachronie de l'interprétation.

Et l'art comme la psychanalyse sont eux-mêmes des romans, et c'est l'histoire *des transferts de transferts* à laquelle les résistances contribuent. Pour V.Jankélévitch, « l'humour exige de l'homme qu'à l'idole renversée, démasquée, ne soit pas immédiatement substituée une autre idole ». Son narcissisme trouve son ressort dans l'accueil courageux de la désillusion, et d'un travail de subjectivation.

La déshumanité concerne la destitution d'une ressemblance du semblable. Cette question de l'apparence humaine et des effets d'apparition / disparition de l'autre est au centre de l'hallucination négative, donc au principe même de l'expérience de régression transférentielle. au vivant inanimé une subjectivité ?

Ce peuple d'Israël semble animé par le désir de durer, de résister à l'effacement, de maintenir un certain rapport à l'être. Ce qui expliquerait l'obsession des anti-juifs de lui coller au contraire le signe de l'avoir absolu !

Ainsi Freud - « *Ce dont tu hérites, acquiers-le pour mieux le posséder, ce qui sera laissé de côté sera d'un poids lourd* » et Groucho Marx - « *Pourquoi ferais-je quelque chose pour les générations nouvelles, qu'ont-elles fait pour moi ?* » (Wolkowicz, 2020), dit la force, l'ambivalence de la transmission, sa responsabilité réciproque, qu'il y a du surdéterminé, de l'aléatoire, du libre-arbitre, du choix de la névrose, qu'elle est vouée à se déformer, à se tordre, d'angoisse ou de rire, intégrant un manque, ne serait-ce que celui inhérent à l'échec du fantasme, l'élément étranger perturbant le narcissisme absolu (Grunberger, 1985), que la transmission est tordue, et ses effets imprévus. De même que la transmission entre générations est réciproque, la relation entre l'artiste et le spectateur l'est tout autant. *Enseigne à tes enfants, construis tes enfants, construis-toi par tes enfants !*

Ce qu'il faut bien nommer déshumain réside dans cette fuite de l'être vers son agglomérat compact; ce jeu identificatoire, en quoi l'humain relève à la fois de l'apparence et de la ressemblance, est annihilé dans la masse, par incorporation et disparition plutôt que perte et deuil. Comment la détermination, le génie de l'artiste, transfigurent la mémoire traumatique dans l'œuvre d'art! « Le travail de deuil se doit de remplir une mission psychique définie qui consiste à établir une séparation entre les morts d'un côté, les souvenirs et les espérances des survivants de l'autre » (Freud, Totem et tabou, 1912).

Le traumatique est cette destitution du temps d'intériorisation du vécu de l'événement ou encore cette destruction des potentialités temporelles propres à une réminiscence, tel que cela apparaît, produit par les idéaux-dépressifs, dans la *remémoration s'emparant de la souvenance* participant d'une emprise narcissique mélancolique, dans certaines œuvres mimétiques, plaquées.



Le fleuve antisémite est sorti de son lit.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé (200 x 100 cm) ,
vendredi 13 septembre 2024 .

Et l'on peut se demander, a contrario, comment la détermination, le génie de l'artiste, transfigurent la mémoire traumatique dans l'œuvre d'art.

La mélancolie serait alors le signe que, depuis longtemps, s'est substituée à la guerre (*l'autre-hostile*) la disparition en masse. Pour Paul Celan (Todtesfugue) « *les images tiennent les mots dans un gémissement sous le poids millénaire d'une sincérité fausse et défigurée* ».

Le transfert de l'œuvre dispose de cette mémoire hallucinatoire régressive qui va rechercher les inactuelles formes vivantes. Rilke décrit ce mouvement de transformation, « *sang, regard, mot, geste* », de retour des figures ignorées, qui sculpterait le rêve de l'intérieur, l'artiste, l'exilé, dépendant tout entier de la puissance du langage, ainsi promu créateur d'une aventure et d'une vision encore inédites.

« **How do you Jew?** », peint Richard Kenigsman. L'œuvre de Richard Kenigsman est l'œuvre de sépulture, dont la construction est dans le « *mouvement en tournant du souffle* » (Celan) qui, chez les humains, dans leurs échanges, permet la survivance d'un humain dans un autre humain: **arracher à l'image - survivante - sa dernière ressemblance, en faire la sépulture sensorielle de l'absence.**

Les œuvres de Kenigsman nous traversent au plus profond de la tragédie de l'extermination, sans jamais la représenter, **mais l'événement créateur nous arrache à ce qu'il y a d'insupportable, comme dans *Shoah*, le film de Lanzmann qui identifiait le souvenir à la disparition absolue du souvenir**, quand l'absence est le seul contenu et la seule forme de survivance.

L'image est arrêt sur le langage, l'instant d'abîme du mot. Un visage qui frissonne, venant de très loin. Comme le rêve, le visage touche au mort, au vif.

L'étrangèreté ouvre à l'angoissante subjectivité des passages, l'œuvre de Richard Kenigsman nous restituant alors le pouvoir des ombres indistinctes et de la vertu guerrière épique du langage, qui n'est autre que cette capacité à se laisser transformer. Pour qui le connaît, l'homme est entièrement dans son œuvre, patiente et irruption, rigoureuse et flamboyante, entière, exigeante, généreuse et précise. Elle est poly-phonique, -scénique, -sémique. La pluralité de significations de l'œuvre est la condition même de son existence. **Ses œuvres, selon la formule de Willem De Kooning, « résistent à toutes les interprétations et se transforment dans le même temps ».**

Être artiste nécessite de pouvoir être déplacé par rapport à une idée totalisatrice du Moi.

« ***C'est vivant, Sevivon Sov Sov.*** », peint Richard Kenigsman. ***Comme dans les poèmes de Celan, air et pierre se rencontrent.***

Michel Gad Wolkowicz, psychanalyste -APF-, Professeur de psychopathologie Ass, président de l'Association Inter-Universitaire Internationale Schibboleth - Actualité de Freud (fr) et de The Interdisciplinary Institute Schibboleth - Présence of Freud.

NOTES

1 Michaël Gad WOLKOWICZ-FREEMAN, Psychanalyste - APF / Professeur de Psychopathologie, Ass. GHU Paris 11-Sud-Orsay, (Fr), Visiting Professor Tel Aviv (IL), Glasgow (UK), Institut Universitaire Elie Wiesel, (Paris); Président de l'Association Internationale Inter-Universitaire Schibboleth - Actualité de Freud (Fr) et de The Interdisciplinary Institute Schibboleth - Presence of Freud - (IL); מכון אינטר-דיסציפלינרי שיבולת, נוכחותו

2 Michaël Gad Wolkowicz (dir.), Figures du mal, éditions In Press, Paris, 2024



dimanche 15 octobre 18 h



L'Ange Noir de L'Histoire.
" L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible."
Paul Klee.

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(200 x 100 cm) , jeudi 15 mars 2024 .



**Verklärte Nacht. La nuit transfigurée.
Composition d'Arnold Schönberg.**

Huile et fusain sur papier Kraft recyclé
(200 x 100 cm) , jeudi 18 avril 2024 .



Peine perdue.

Huile sur toile de lin

(100 x 100 cm) , jeudi 13 février 2025 .

Richard Kenigsman is a major artist of international renown, born in 1945 in Belgium and living in Brussels. For more than forty years, his work has been nourished by current events, misappropriation of photos or old advertisements, with an approach imbued with irony, self-mockery or subversion, notably addressing the question of Jewish identity and associated memory traces.

More recently, he has extended his observations and interpretations to the tragedy of the war in Ukraine, testifying to the sensitivity of his work to contemporary issues. Humor and seriousness coexist in his art, reflecting the complexity of his artistic approach. For several years, he wrote an illustrated column in the magazine Contact J in Belgium under the pseudonym of **L'Homme du Roi**, whose motto, « Nothing is more frivolous than the spirit of seriousness », sums up the spirit of his work.

His works can be found in many renowned private collections and museums around the world, testifying to the international recognition and appreciation enjoyed by Richard Kenigsman.

Richard Kenigsman is present in many private collections in Brussels, Paris, Milan, London, New York and Jerusalem.

www.richardkenigsman.com

במשך יותר מארבעים שנה, יצירתו הושפעה מאירועים אקטואליים 1945 רי'צ'רד קניגסמן. הוא צייר בלגי שנולד בשנת שינויי תמונות או פרסומות ישנות, בגישה שמלאה באירוניה, הומור עצמי או סובברסיה, בעיקר בנוגע לשאלת הזהות באוקטובר, אני טובל את מכחולי בחושך. היהודית והעקבות של הזיכרון הקשורות לה. הוא כותב: "כל יום, מאז ה- אני טובל אותם בבוב, בתחתית הצנצנות שמשמשות לניקוי. הסכרים מתמוטטים, האנושות מתפרקת, הלא-אנושיות נוזלת החוצה, הצפה מזוהמת של צבע פלשה לסטודיו שלי. אני מפנה את גבי לעבודה היפה (...). אני משאיר לאחרים את המידות המסורתיות ואת מספר הזהב. מטר מרובע פשוט יספיק. אני מחליף את קנבס הפשתן בנייר קראפט. על סמך עברי כצייר, אני מצייר רחוק יותר, רואה רחוק יותר, סוף סוף מעז לראות."

www.richardkenigsman.com



**Melanchat le roi de la meute qui
s'asphyxie de ses propres remugles.**

Huile sur toile de lin

(110 x 90 cm) , mardi 17 juin 2025 .

Richard Kenigsman

Richard Kenigsman est un artiste majeur de renommée internationale, né en 1945 en Belgique et installé à Bruxelles. Depuis plus de quarante ans, son œuvre se nourrit de l'actualité, de détournements de photos ou de publicités anciennes, avec une approche empreinte d'ironie, d'autodérision ou de subversion, abordant notamment la question de l'identité juive et des traces de mémoire qui y sont associées.

Plus récemment, il a élargi ses observations et interprétations à la tragédie de la guerre en Ukraine, témoignant de la sensibilité de son travail face aux enjeux contemporains.

"La possibilité du mal" , Galerie de l'Atelier des Capucins , Mons. Belgique 2023.

L'humour et la gravité coexistent dans son art, reflétant la complexité de son approche artistique. Pendant plusieurs années, il a tenu une chronique illustrée dans le magazine Contact J en Belgique sous le pseudonyme de **L'Homme du Roi**, dont la devise, « Rien n'est plus frivole que l'esprit de sérieux », résume bien l'esprit de son travail.

Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections privées et musées de renom à travers le monde, témoignant de la reconnaissance et de l'appréciation internationales dont bénéficie Richard Kenigsman.

Richard Kenigsman est présent dans de nombreuses collections privées à Bruxelles, Paris, Milan, Londres, New-York et Jérusalem.

www.richardkenigsman.com

Principales expositions

- « Joyeuse entrée », Galerie Flak, Paris - 1992
- « Un judaïsme par le trait de Richard Kenigsman », Maison France Israël-Paris - 1998
- « Yiddish! Yiddish? », Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme - Paris- 2000.
- « That's the law », Yeshiva University Museum - New York - 2001
- « Klezmer festival », West London Synagogue -Londres - 2005
- « Peintures mordantes », Espace Yitzhak Rabin. CCLJ - Bruxelles-2007
- « L'Amérique c'est aussi notre histoire », Musée de l'Europe, Bruxelles - 2011
- « L'Homme du Roi », Musée Juif de Belgique - Bruxelles - 2012
- « Démocratie et barbarie » - Fédération Wallonie Bruxelles - 2012
- " La résistance " Musée de la Franc-maçonnerie - Bruxelles -2013
- « 38 variations sur le mot juif », CNL, Centre national du livre - Paris - 2014
- « Eros errant », Centre Wallonie-Bruxelles - Paris - 2016
- « La valise abandonnée », Galerie Didier Devillez - Bruxelles – 2017
- « Return to the Future », « Au fil du temps » - Bruxelles - 2019
- «La possibilité du mal » , «Atelier des Capucins » - Mons - 2023
- "Larmes aux yeux ...l'arme à l'épaule..." ECUJE , Paris -2024



Richard Kenigsman dans son atelier à
Bruxelles le lundi 1er septembre 2025